

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 38 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

LYAUTEY — FRANCHET D'ESPEREY — GOURAUD



Le groupe que cet instantané a surpris au passage, il y a quelques années déjà, au Maroc, réunit trois leaders militaires de l'heure présente : Lyautey (1), aujourd'hui ministre de la Guerre; Franchet d'Esperey (2), qui, après s'être illustré sur la Marne, commande maintenant le groupe des armées de l'Est; enfin, Gouraud (3), glorieusement blessé aux Dardanelles, hier encore chef de l'armée de Champagne et actuellement successeur de Franchet d'Esperey comme résident général au Maroc.

Gloire aux vainqueurs!

Antonin Mercié, peintre et sculpteur célèbre, vient de mourir. La nouvelle de sa mort, qu'on nous annonce à l'instant, attristera Paris, où ce charmant homme était fort aimé, et la France, où, entre toutes ses œuvres, son fameux *Gloria victis*, si souvent reproduit en bronze et par l'image, était populaire.

Statuaire auquel on doit quantité de figures élégantes et harmonieuses, peintre de la grâce espiègle et fûtée, cet aimable artiste, qui a beaucoup produit, laisse dans nos musées, sur nos promenades publiques, au fronton et à l'intérieur de nos monuments un grand nombre d'œuvres dignes d'estime.

Mais celle par laquelle, de très bonne heure, presque au seuil de sa maturité, il a conquis la célébrité dans l'immense foule, est son groupe *Gloria victis*, du Salon de 1875, inspiré par un sentiment de gratitude, de pitié et d'admiration pour les braves tombés au champ d'honneur sans que leur héroïsme et leur esprit de sacrifice eussent été récompensés par la victoire, et aussi par l'espérance que notre pays vaincu, après des prodiges de valeur, ne se résignerait point à la défaite et gardait au cœur la volonté de la résurrection.

Cette pensée s'accordait trop bien avec l'état d'esprit de tous, sa réalisation par Antonin Mercié, plein de la ferveur patriotique dont tout le monde frémissait alors, était si heureuse et si émouvante, que cette œuvre, de la plus noble inspiration, eut un retentissant succès qui, ne s'affaiblissant pas au long de quarante années, n'aurait perdu un peu de son éclat que le jour où, au lendemain de la victoire — c'est dans les semaines de grisaille et de déception que nous devons le plus en avoir et en affirmer la certitude! — Antonin Mercié ou quelque autre de ses plus jeunes émules, dans l'enthousiasme de la France libérée et maîtresse de son avenir, aurait exécuté le monument, non plus à la gloire des vaincus, mais à la gloire des vainqueurs.

Si meurtrie, si piétinée qu'ait été la France de cette époque, qu'elle fut digne et grande dans sa douleur par l'accord de toutes les bonnes volontés pour la remettre debout, pour relever nos ruines, reconstituer nos finances, notre armée, nos forces, pour préparer avec méthode et sang-froid la réparation de l'avenir!

Les partis pouvaient différer sur le choix du régime le meilleur et des moyens les plus efficaces pour atteindre le résultat. Mais dans toutes les nuances de l'opinion, sur tous les bancs de l'Assemblée nationale — qui fut, par le talent, le patriotisme, la sincérité et le caractère d'un bon nombre de ses membres, une des plus grandes assemblées que la France ait eues — à droite comme à gauche, le souci de rebâtir était primordial.

Période encore trop proche de nous, et un peu confuse dans le détail quotidien de ses après luttres politiques, pour que les hommes d'aujourd'hui puissent être tous conscients de sa noblesse. Mais à ceux qui ont pris la peine de l'étudier en historiens, c'est-à-dire en se dégageant le plus possible des partis pris, elle apparaît déjà, par cet ardent souci de renaitre, comme une des plus belles époques de la vie française.

Antonin Mercié fut, avec sa sensibilité d'artiste patriote et la maîtrise de son talent, l'un des interprètes du sentiment et des espérances de cette génération qui ne s'abandonnait pas. Et sa juste glorification des vaincus héroïques, tendant leurs forces pour se tenir prêts aux revanches du Droit, constituait en même temps un appel et un encouragement aux vainqueurs de demain.

Le vieux sculpteur chargé d'ans s'en va avec la gloire d'avoir été l'interprète des sentiments d'une époque. La France qui n'oubliait pas et ne renonçait pas, la « France quand même » aura eu son statuaire heureux et bien inspiré. Et, pour un artiste, c'est un grand honneur que d'avoir, dans l'histoire, son nom attaché aux fiertés et aux revendications des hommes de son époque.

On dit que, depuis la Marne et l'Yser, Antonin Mercié, heureux de la réparation si longtemps espérée, travaillait déjà, dans son impatience de donner un pendant à son célèbre *Gloria victis*, à un groupe qui devait glorifier cette fois nos soldats vainqueurs. Il est parti sans avoir vu la réalisation totale de son vieux rêve, sans avoir pu revêtir d'une forme parfaite son idée. Qu'importe? Il était l'artiste de la génération qui a su attendre et maintenir. Rôle assez beau pour cette génération elle-même et pour l'artiste qui fut son interprète.

Ce seront des artistes plus jeunes, contemporains des hommes qui souffrent et saignent pour le salut de la France, ou faisant actuelle-

ment leur devoir sous les drapeaux — Jean Boucher, Bouchard, Landowski, et tant d'autres, c'est à vous que je pense — qui réaliseront les monuments à la gloire des vainqueurs, à la gloire de la France héroïque, patiente et résignée d'aujourd'hui.

Car, vainqueurs, maîtres de notre avenir, nous le serons sûrement, nous ne pouvons pas ne pas l'être — et c'est au lendemain de la prise de Bucarest que j'écris, et en plein désarroi politique de chez nous — si nous voulons bien garder discipline et bonne tenue, si nous avons la sagesse de ne pas gaspiller nos ressources, de ne pas décourager nos soldats par nos criailleries, si nos gouvernants veulent et peuvent agir avec fermeté et méthode, si leurs contrôleurs consentent à leur apporter une collaboration qui, active et vigilante dans les Commissions, sache un peu plus nous épargner en séance les déprimantes querelles.

Que chacun de nous — si humble et obscur qu'on soit — songe dès à présent, par sa participation morale ou matérielle à l'œuvre de défense, par la fermeté de sa conduite et de son espoir, à s'éviter tout reproche et tout remords devant sa conscience lorsque, plus tard, il se trouvera en face du monument à la gloire des vainqueurs!

Georges Lecomte.

Ce que l'on dit

En attendant...

Le mark allemand a recommencé à baisser. Il vient de dégringoler au taux le plus bas qu'il ait atteint depuis le début de la guerre. Cela juste au moment où, après la prise de Bucarest et l'envahissement de la partie la plus riche de la Roumanie, M. de Bethmann-Hollweg se décidait à annoncer urbi et orbi à quelles conditions l'Allemagne, les mains garnies, offrirait une paix dont elle a, malgré tous ses apparents succès, le plus grand besoin.

Et le phénomène paraît, au premier abord, paradoxal. Comment! L'Allemagne vient de remporter une victoire sur laquelle elle comptait, non seulement pour rasséréner chez elle l'opinion publique inquiète, mais encore pour impressionner non seulement ses adversaires, mais les neutres. Et ces neutres, Américains ou Suisses, n'acceptent plus son papier qu'avec un agio qui frise le tiers de sa valeur nominale! N'est-ce pas incompréhensible?

Rien de plus explicable au contraire. C'est au cas où l'Allemagne aurait échoué dans son entreprise contre la Roumanie que la baisse du mark se serait arrêtée, que le cours de celui-ci se fût même peut-être relevé.

Les banquiers neutres se disent : « L'Allemagne a remporté un succès. Donc, la guerre va durer. Peu importent les propositions que peut faire M. de Bethmann-Hollweg : les Alliés ne les accepteront pas. Et plus le temps des hostilités s'allongera plus l'Allemagne sera forcée d'émettre des billets dont aucune valeur réelle ne fait plus la contre-partie. Chaque jour sa banqueroute se fera plus certaine, chaque jour rendra par conséquent plus aléatoire le remboursement de ces billets en espèces. Sa faillite est inévitable, et le tant pour cent que toucheront ses créanciers diminue quotidiennement. »

Cette guerre n'a pas lieu dans l'espace, mais dans le temps. Et voilà pourquoi je continue à croire, aussi fermement que jamais, à notre victoire.

Pierre Mille.

Ce n'est qu'une petite constatation, et il n'en faudrait pas tirer des conséquences extrêmes.

Avant-hier 13 décembre, 13 ministres ou sous-secrets d'Etat se sont présentés devant la Chambre.

Ces messieurs ne sont pas superstitieux, sans doute. Et il faut croire qu'ils n'ont pas craint le chiffre fatal. Les faits leur ont donné raison, somme toute, puisqu'ils ont obtenu une majorité de 184 voix, où l'on retrouve 13 encore, puisque $1 + 8 + 4 = 13$.

Ne nous le dissimulons pas : il n'y a rien de bon en le vœu de souhaiter qu'à cette heure grave pour notre pays tous les citoyens travaillent pour la guerre. C'est un devoir élémentaire, et ce n'est pas parce que les Allemands ont, les premiers, dit et pratiqué cette vérité de salut public, que nous devons la répudier par crainte de les imiter.

Le fait, malheureusement trop réel, est qu'il y a chez nous trop d'installés, trop de gens qui « laissent aller » et ferment leurs fenêtres pour ne pas entendre souffler le vent.

L'heure est venue d'ouvrir les fenêtres de tous et de crier à chacun, endormis, indifférents, geigneurs : « Il faut que vous soyez l'ouvrier de la victoire dans la mesure de vos forces, de vos possibilités. » Afficher dans les villes et les campagnes : « Taisez-vous, méfiez-vous! » c'est bien. Mais ce qui serait aujourd'hui beaucoup mieux, ce serait d'apposer sur tous nos murs un appel tel que celui-ci :

Français, depuis 29 mois ton sol est souillé!

Qu'as-tu fait hier?

Que feras-tu aujourd'hui

et demain?

Pour contribuer à

le libérer?

Réponds aux morts qui t'interrogent!

Bien vite, cette formule brève ferait rougir de honte tous ceux qui n'y pourraient répondre publiquement.

MEDAILLONS

Jours sans viande

Une jeune femme qui vit seule depuis la guerre dans son petit appartement m'a dit :

« J'ai pris l'habitude de déjeuner avec une côtelette de soixante centimes et un gâteau de trois sous. On en trouve encore et d'excellents. Aussi, avant qu'on applique le régime des jours sans viande et sans gâteaux j'ai voulu faire en quelque sorte une répétition générale de ce qui m'attend après la promulgation du décret.

« Alors, passant devant mon boucher en détournant la tête, je suis entrée chez le crémier. Là, j'ai appris que trois œufs d'une fraîcheur tellement douteuse qu'elle l'est officiellement me coûteraient quatorze sous. Et quatorze sous également le maquereau plutôt petit que j'avisai sur une petite voiture.

« Un peu découragée, j'abordai les légumes frais. Un céleri-rave, gros comme mon poing, me fut proposé pour dix sous. On les payait trois naguère. Je pouvais avoir une botte de cresson pour cinq sous, une chicorée pour huit, et, de charmants poireaux s'offraient à deux sous pièce.

« Dans une grande épicerie, les boîtes de sardines du plus bas prix étaient marquées soixante-cinq centimes. Et, au rayon des conserves cuites, je vis qu'une livre de lentilles valait quatorze sous.

« Je ne sais pas encore pour laquelle de ces denrées je me déciderai, au premier jour sans viande. J'appréhende le mauvais goût de mes trois œufs, le peu de consistance du maquereau, le prix de la sauce dont il faudra entourer le céleri, le manque de calories des salades, la légèreté de six poireaux sur mon estomac, la monotonie de cinq sardines mangées l'une après l'autre, la fadeur des lentilles.

« Pourtant, si je veux me tenir aux soixante-quinze centimes que me coûte, depuis plus de deux ans, mon déjeuner, je ne peux guère m'offrir autre chose. C'est pourquoi je regrette ma côtelette réconfortante, si vite cuite, mangée brûlante, et mon feuilleté qui craque sous la dent. Et je crains fort que les économies ayant force de loi ne me coûtent bien cher. »

Il y a des milliers de jeunes femmes seules en ce moment. — H. DU TAILLIS.

En dépit de l'apport de sang jeune et neuf qui vient de se produire dans le cabinet de guerre britannique, la moyenne d'âge pour les ministres du cabinet est supérieure à celle du précédent ministère. Le total des années qui s'accumulent sur ces têtes précieuses atteint 1.257 ans, soit, pour 23 ministres, un âge moyen de 54 ans. Le cabinet de guerre premier dit — les cinq membres — dépasse cet âge de trois mois, si l'on prend la moyenne des... printemps du groupe.

Le plus vieux ministre anglais actuel — sir Robert Finlay, 74 ans — est de trois ans plus âgé que le plus vieux ministre d'hier, lord Lansdowne, 71 ans.

Le baby du cabinet est maintenant sir Albert Stanley, né en 1875; il est pourtant moins jeune que le plus « chérubin » des derniers ministres, M. Montagu, qui vit le jour en 1879.

Nos amis anglais — nous dit le *Cri de Paris* — sont toujours aussi soucieux de la tenue, malgré les rigueurs de la guerre.

Dernièrement, on a demandé, dans les régiments français, des officiers capables d'être instructeurs dans un camp anglais. La note qui faisait appel aux candidats indiquait cette condition essentielle :

L'officier choisi devra posséder un pantalon de change (pas une culotte) pour le dîner.

Le Veilleur.

LE CABINET BRIAND ACHÈVE DE SE CONSTITUER

De nouveaux sous-secrétaires d'Etat sont nommés

Les premières mesures gouvernementales -- La suppression de l'alcool

Les ministres se sont réunis hier matin, à l'Elysée, sous la présidence de M. Poincaré.

Le Conseil a arrêté le texte du projet de loi qui donne au gouvernement le droit de prendre, par décret, certaines mesures nécessaires à la défense



M. J.-L. BRETON
(Phot. Henri Manuel.)

nationale, comme celles visant la production agricole, industrielle, et le ravitaillement.

Le gouvernement fera toute diligence pour obtenir le vote de ce projet, et, dès son adoption, une des premières mesures qu'il a l'intention de prendre consistera dans la réquisition de l'alcool pour les besoins de la défense nationale et la suppression de la consommation de l'alcool.

Un Conseil des ministres exceptionnel s'est tenu, d'autre part, hier soir à l'Elysée. Nous en rendons compte plus loin (Voir en Dernière Heure).

A la Chambre et au Sénat courait, dans l'après-midi, le bruit que cette réunion avait pour but la désignation officielle des nouveaux sous-secrétaires d'Etat.

En dehors de MM. Claveille, sous-secrétaire

d'Etat aux Transports; Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat au Service de santé, et Loucheur, sous-secrétaire d'Etat aux Fabrications de guerre, dont la nomination devait être officiellement confirmée, on citait :

M. Dalimier, qui devait conserver les Beaux-Arts; M. Nail, qui restait à la Marine marchande; M. Albert Métin, ex-ministre du Travail, qui devenait sous-secrétaire d'Etat aux Finances ;

M. Roden, pour le sous-secrétariat d'Etat aux Mines, rattaché au ministère du Ravitaillement; M. J.-L. Breton, pour le sous-secrétariat d'Etat de la Prévoyance sociale.

AU SÉNAT

Le nouveau cabinet a pris hier contact avec la Haute Assemblée. La séance a, d'ailleurs, été brève.

Plusieurs demandes d'interpellation étaient déposées : par M. Henry Bérenger, sur la politique militaire, diplomatique et économique du gouvernement et sur la suite donnée par le président du conseil au vote émis par le Sénat à l'issue du dernier comité secret ; par MM. Clemenceau, Paul Doumer, Charles Humbert et un certain nombre de leurs collègues, sur la situation de nos armements et des fabrications de l'artillerie et, d'une manière générale, sur la conduite de la guerre.

En prévision d'un important débat, de nombreux sénateurs étaient venus au Luxembourg. Mais, à l'ouverture, le président du conseil demanda à l'assemblée de vouloir bien reporter à mardi la fixation des interpellations.

Je suis dans un état de fatigue que le Sénat admettra, dit M. Aristide Briand. Si on insiste, je serai à la disposition de la Haute Assemblée. Cependant, j'ai à prendre des mesures d'urgence qui exigent ma présence à mon cabinet pendant plusieurs jours.

M. Clemenceau et M. Henry Bérenger ayant déclaré ne faire aucune objection à la demande du président du conseil, le renvoi à mardi fut prononcé.

LE NOUVEAU MINISTRE des Affaires étrangères de Russie

Une dépêche de Pétrograd annonce que M. Nicolas Pokrovski, contrôleur général de l'empire, a été nommé ministre des Affaires étrangères.

M. Pokrovski a pris part comme président de la délégation du gouvernement russe à la dernière



M. POKROWSKY

conférence économique des Alliés à Paris. Il avait tenu un discours fort remarqué sur l'alliance économique nécessaire et durable entre les Alliés.

A son retour en Russie, il fut nommé président de la commission d'élaboration du programme du développement économique et financier de la Russie.

Sa nomination au ministère des Affaires étrangères est en harmonie avec la nomination de M. Trépof. Tous deux représentent au même degré la Russie nationale, énergique, réaliste, résolue à vaincre.

L'armée anglaise met en ligne 5 millions de soldats

LONDRES, 14 décembre. — Le Livre Blanc publié aujourd'hui mentionne l'addition d'un million d'hommes aux effectifs de l'armée anglaise, dont le total est ainsi porté à cinq millions.

SI NOUS N'ACCEPTONS PAS LEUR PAIX

LA RAGE DE L'ALLEMAGNE

Elle nous menace de la guerre aux microbes et autres innovations terribles

LONDRES, 14 décembre. — On mande d'Amsterdam au Daily Mail que les agents allemands répandent des rumeurs sur les mesures de terrorisme qui suivraient le rejet par les Alliés de l'offre allemande.

Quatre cents sous-marins bloqueraient l'Angleterre ; même les navires hollandais ne pourraient passer que s'ils transportaient du grain pour le gouvernement hollandais et s'ils étaient escortés par des navires allemands.

Des bombes remplies de germes épidémiques seraient lancées sur Londres et de nouvelles inventions seraient employées contre les Alliés.

Voir plus loin :

Ce qu'en pensent les neutres.

PLUS DE 88 MILLIARDS !

Tel est le chiffre atteint par les crédits de guerre de la Grande-Bretagne

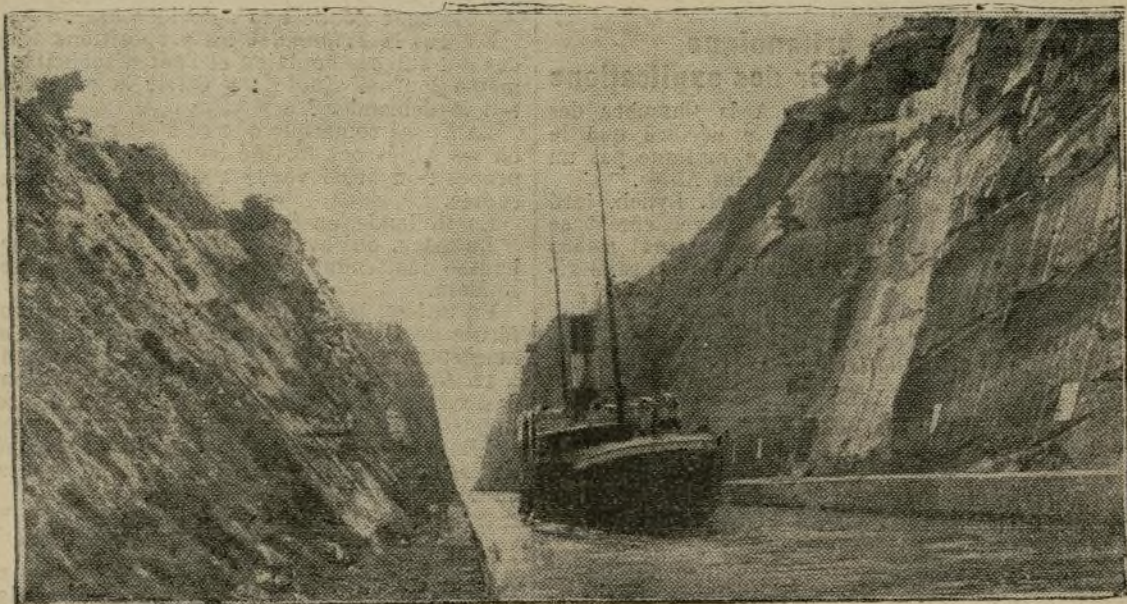
LONDRES, 14 décembre. — Le premier objet inscrit à l'ordre du jour de la Chambre des Communes, à sa séance d'aujourd'hui, concerne le vote d'un crédit de 400 millions de livres sterling, le quatorzième, depuis le commencement de la guerre.

Le total voté jusqu'ici sera donc porté à 88 milliards 300 millions de francs.

M. Lloyd George sera peut-être suffisamment rétabli pour assister à la séance, mais il ne pourra probablement pas prendre la parole. On s'attend à ce qu'il fasse, mardi prochain, une déclaration précise, sans doute aussi, à ce qu'il apporte la réponse au discours de M. de Bethmann-Hollweg.

LA SITUATION RESTE GRAVE A ATHÈNES

Souvenons-nous de nous méfier !



Le canal de Corinthe, dont la garde est assurée par des contre-torpilleurs français.

L'intérêt qui s'attache en France aux affaires de Grèce, et qui s'est manifesté par les questions posées avant-hier à la Chambre, est aussi légitime que naturel. Du sang français a coulé à Athènes. Dans cette ville pour laquelle tout homme cultivé se sent une tendresse, chez ce peuple que nous avons contribué jadis à affranchir, nos compatriotes ont été traités avec une cruauté. Des officiers, des marins français ont perdu la vie. Le drapeau national a été outragé. Ces attentats ne demandent pas seulement réparation. Ils appellent une politique qui en écarte le souvenir.

Cette politique, est-il si malaisé de la définir ?

Son premier mot devrait être, d'abord, une vieille maxime de la Grèce antique : « Souviens-toi de te méfier. » On n'a pas été assez méfiant avec le gouvernement d'Athènes. Malgré tous les avertissements, toutes les indications, toutes les expériences, on a pris pour argent comptant les paroles du roi Constantin. Telle a été la faute de l'amiral Dartige du Fournet. Il l'a payée de son commandement. Les nôtres l'ont payée de leur vie. Pour avoir ajouté foi aux déclarations menteuses du roi Constantin, nos représentants ont exposé les Français d'Athènes à des vèpres siciliennes. Il y a deux jours, le roi Constantin, renouvelant

son jeu, a fait exprimer ses excuses pour les événements du 1^{er} décembre. D'abord, des excuses ne sont pas suffisantes. Mais ce qui importe surtout, c'est que le gnet-apens ne puisse être recommencé, car, s'il se renouvelait, ce serait dans des conditions singulièrement aggravées et élargies : ce n'est plus à un détachement, c'est à une armée qu'il s'appliquerait.

Si nous sommes bien renseigné, une nouvelle démarche des Alliés à Athènes serait imminente. Espérons que celle-là, au moins, sera décisive, que son objet et sa répercussion auront été exactement calculés.

L'Entente paraît devoir, entre autres choses, avec la mise en liberté des vénizélistes arrêtés, exiger la démobilisation de la Grèce. Cette partie du programme doit être réalisée d'urgence, car le péril que les plans du roi Constantin et de son état-major constituent pour notre armée de Salonique n'a pas décliné, bien au contraire. Il s'agit donc de ne pas se laisser cette fois payer de mots. A Athènes, le roi a autour de lui dix mille hommes. Dans la vieille Grèce, il n'est peut-être pas exagéré d'estimer à cent mille le nombre des réservistes et des volontaires qui ont été rassemblés. Dût-on rabattre moitié de ce dernier chiffre, il resterait encore à la disposition d'un gouvernement hostile des forces suffisantes pour nous causer de graves difficultés.

D'après des informations venues de différents côtés, et notamment par la presse suisse, la Grèce, appuyée sur cette mobilisation subreptice, serait disposée à le prendre de haut avec l'Entente. Elle exigerait la suspension du blocus, la restitution des postes et télégraphes, ainsi que des lignes de chemins de fer occupées. En échange, « elle s'engagerait à n'entreprendre aucune hostilité contre l'Entente ». Sans insister sur l'insolence de la prétention, sans exagérer la valeur du symptôme, il y a là une indication à retenir.

La réalité est que la Grèce attend, pour prendre ouvertement parti, que les événements nous aient fait lâcher prise en Macédoine. Dans ces conditions, on ne pourra jamais être assez méfiant à l'égard des promesses que pourra faire le roi Constantin. On ne pourra jamais être assez difficile quant à la matérialité des garanties qu'il importe d'obtenir de lui.

Jacques Bainville.

SALONIQUE, 14 décembre. — La situation se serait aggravée à Athènes.

On s'attend à une énergique intervention des puissances de l'Entente, qui se concertent en vue de prendre les mesures nécessaires et obtenir les réparations dues en raison des attentats du début de décembre.

Déjà toute communication est rendue impossible entre la Grèce du roi et Corfou, la Morée et l'Eubée, grâce à la stricte surveillance des navires de guerre.

Les arrestations, les emprisonnements et les exécutions de vénizélistes continuent dans tout le pays occupé par les autorités et les troupes royales.

Le gouvernement britannique va demander des explications

LONDRES, 14 décembre. — A la Chambre des communes, lord Robert Cecil a déclaré que le blocus complet des ports grecs n'implique pas un état de guerre entre la Grèce et les Alliés.

Répondant à une question de M. Lynch, lord Robert Cecil a déclaré que le gouvernement se rend compte du danger que présente tout retard dans le règlement de la situation peu satisfaisante de la Grèce.

« Le gouvernement, dit-il, va présenter au gouvernement grec certaines demandes en vue d'éclaircir cette situation. »

La crise alimentaire en Autriche

« Du pain... sinon l'émeute! »

BERNE, 14 décembre. — A la séance du conseil municipal de Vienne qui s'est tenue le 8 décembre, le conseiller Horn, au cours d'une discussion sur la situation alimentaire de Vienne, a dit : « Il nous faut du pain, sans quoi nous aurons de graves émeutes populaires; il nous faut du pain, sinon nous serons incapables de maintenir l'ordre public. Nous demandons que la plus grande partie des céréales que l'on peut obtenir de la Roumanie soient utilisées pour approvisionner de pain la population de Vienne. C'est à Vienne qu'existe la plus grande détresse. »

Le conseiller Hohensinner prenant à son tour la parole : « Nous lisons, dit-il, que les députés allemands réclament les céréales roumaines pour l'Allemagne. Ce serait là une grande injustice. La ville de Vienne est, en effet, au seuil de la famine. Il est indispensable que sa population soit approvisionnée, avant que le butin roumain soit envoyé en Allemagne. »

Le président du conseil autrichien démissionne

Son successeur, M. de Spitzmüller, est l'homme de la haute finance allemande.

M. de Koerber n'aura fait qu'un bref passage au pouvoir : la mort de François-Joseph a entraîné celle de son ministère. Il fallait s'attendre à cette terminaison rapide, et il est naturel que le nouvel empereur s'entoure d'hommes de son choix.

Celui qu'il a appelé n'est d'ailleurs pas un homme nouveau. Il appartient au cercle des Berchtold et des Hohenlohe, qui a la préférence de Charles I^{er}.

M. de Spitzmüller est surtout un financier : il aura à résoudre les problèmes graves que pose la situation financière de l'Autriche. En outre, par ses relations de banquier, il est l'homme de la haute finance allemande. Et la haute finance allemande est en relations directes avec le gouvernement de Berlin. Elle est l'instrument de réalisation du *Mittel Europa*.

M. de Spitzmüller apparaît ainsi comme un continuateur de la politique qui tend à asservir de plus en plus l'Autriche à l'Allemagne.

LA DEMARCHE DE L'ALLEMAGNE

Ce qu'en pensent les neutres

L'accueil fait aux propositions de paix des empires centraux par les puissances neutres est particulièrement glacial :

Aux Etats-Unis, la presse, même germanophile, est unanime à déclarer que l'heure était mal choisie.

Le *New-York Herald* précise en disant que « le but de l'Allemagne était uniquement de calmer le mécontentement croissant des populations allemandes, contre la continuation de la guerre. »

Le *World* écrit que « tout en retenant la Belgique, le nord-est de la France, la Pologne et la Roumanie, l'Allemagne admet officiellement qu'elle doit dominer l'Europe. »

Le *New-York Times* remarque que si le plan de l'Allemagne échoue, celle-ci compte rejeter la responsabilité de la continuation de la guerre sur les Alliés, question sur laquelle tout le monde est à même de se former une opinion personnelle.

« Ce que les Anglais, les Français et les Russes entendent par une fin heureuse de la guerre est l'établissement d'une paix qui les assurera contre de nouvelles guerres. »

MM. Asquith, Bland et Trepoff ont déclaré que les garanties indispensables d'une paix durable consistaient dans la destruction du militarisme prussien. La note du chancelier allemand reste muette sur ce point; son silence est significatif. Nous sommes sûrs qu'il lui sera également fatal.

L'Espagne donne une note identique.

D'après la *Tribuna*, « les propositions allemandes ont surpris l'opinion et l'ont désorientée ». Le même journal ajoute : « Offrir la paix signifie-t-il la demander ? »

La *Epoca* remarque que ce n'est pas au moment où les Alliés ont fortifié leur organisation qu'une proposition aussi vague a des chances d'être acceptée.

En Hollande, en Suisse, même impression :

Le mark, qui avait obtenu, le 12 décembre, une hausse inattendue, a subi hier un fléchissement soudain.

En Suisse, les journaux qui ne sont pas sous la férule de l'opinion allemande trouvent également inacceptables les propositions de l'Allemagne.

La *Gazette de Lausanne* estime que l'Allemagne désire la paix « depuis le moment où elle reconnut impossible l'écrasement de la France ». Elle ajoute : « Le chancelier et ses collègues de la Quadruple Alliance ne peuvent avoir aucune illusion. »

Les commentaires du comte Tisza

Le président de la Chambre hongroise, comte Tisza, a saisi hier l'occasion que lui offrait la lecture de la note aux puissances neutres pour faire des déclarations au pays.

Ces déclarations n'apportent aucun fait ni aucun commentaire nouveaux. Elles se bornent à faire état des mensonges habituels.

« Nous croyons, poursuit le comte Tisza, maintenant que la grande offensive de la Somme peut être considérée comme ayant échoué, que le dernier atout de l'entrée en guerre de la Roumanie a été joué et que, en raison justement de nos succès en Roumanie, le plan de nous affamer doit être abandonné, nous croyons, dis-je, que le moment est indiqué de faire des offres de paix. Le ministre des Affaires étrangères de la monarchie est entré en relations dans ce but avec nos alliés, et sa proposition a été sympathiquement accueillie. »

Ayuntamiento de Madrid

LA SITUATION MILITAIRE

Les Roumains cèdent du terrain à leur aile droite

VIOLENT BOMBARDEMENT EN MACÉDOINE

L'effort tenace de l'ennemi lui a procuré quelques résultats contre l'aile droite de l'armée roumaine en retraite. Sur la route de Buzeu Mizil a été dépassé, et les Roumains, qui avaient d'abord contre-attaqué avec succès au sud de la route, ont ensuite été rejetés sur les positions de départ. L'attaque directe sur la passe de Buzeu leur a également fait perdre un peu de terrain à l'entrée de la passe, vers Bodzifalu, en territoire hongrois. Leur ligne suit actuellement, depuis la frontière, le cours de la rivière Buzeu, qu'elle quitte vers Cistea descend ensuite au sud-est en coupant la route de Buzeu à Sahatenu, et aboutit à Urziceni, la Ialomita, qu'elle borde ensuite jusqu'à Danube.

Pour parer à ce fléchissement de l'aile droite les renforts russes, dont nous signalions la présence sur la Ialomita, se sont portés vers Buzeu et ont engagé le combat à l'ouest et sud-ouest de la ville, dont l'ennemi n'est qu'à vingt-cinq kilomètres. Les voies ferrées de Focsani et de Braïla viennent aboutir, et la perte de ce nœud de communications entraînerait immédiatement l'abandon de la Ialomita et le recul jusqu'au Sereth.

Le communiqué de l'armée d'Orient signale un bombardement violent de tout le front serbe dans la boucle de la Cerna, et de la ville de Monastir. L'ennemi occupe, en effet, au nord de Monastir et à une distance de sept à dix kilomètres, une ligne de positions dominantes d'où il lui est facile d'atteindre les maisons de la ville et d'y massacrer au hasard quelques habitants. Faut-il attribuer une autre signification aux tirs d'artillerie qu'il vient d'ouvrir et y voir la préparation d'une offensive en chaîne ? Jusqu'à présent, les forces dont il disposait en Macédoine ne lui permettaient que la stricte et d'ailleurs impuissante défense, car elles comprenaient en tout douze divisions dont deux ou trois allemandes seulement. On sait que, chez nos ennemis, les troupes allemandes sont l'ingrédient indispensable à l'offensive.

Rien ne sera donc entrepris contre nos positions de Macédoine avant l'arrivée de renforts. Mais les opérations de Roumanie sont encore trop actives pour qu'on puisse affaiblir notablement les armées qui y prennent part. Les projets de l'ennemi, s'ils existent, ne seront mis à exécution avant un certain délai, et ce délai ne sera pas perdu pour nous.

Jean Villars.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Jeudi 14 Décembre (865^e jour de la guerre)

14 HEURES

Nuit sans incidents.

23 HEURES.

Actions d'artillerie assez vives au sud de la Somme, sur les deux rives de la Meuse et les hauteurs au sud du Bonhomme. Calme sur le reste du front.

Communiqué britannique

20 HEURES 45.

La nuit dernière, nous avons pénétré dans les tranchées allemandes vers Mouchy-au-Bois (d'Arras) et lancé des bombes dans des abris remplis de troupes, causant de nombreuses pertes à l'ennemi.

Un coup de main tenté contre nos positions de la région d'Hulluch n'a pu parvenir jusqu'à nos tranchées. Un prisonnier est resté entre nos mains. L'artillerie a montré de part et d'autre l'activité habituelle. Notre bombardement a déterminé, dans un dépôt de la région de Pye, un incendie qui a produit de gros nuages de fumée.

Communiqué belge

Rien à signaler sur le front belge.

Communiqué de l'armée d'Orient

L'artillerie ennemie a bombardé l'ensemble du front serbe et la ville de Monastir, faisant quelques victimes dans la population civile. Nos batteries ont efficacement répondu. Aucune action d'infanterie.

DERNIÈRE HEURE

EN ROUMANIE

LES RENFORTS RUSSES ont pris contact avec l'ennemi devant Buzeu

PÉTROGRAD, 14 décembre. — Communiqué du grand état-major (jeudi après-midi).

FRONT OCCIDENTAL. — Sur la voie ferrée Tarnopol-Zolotchov, nos avions ont jeté des bombes avec succès, plus particulièrement sur la station Plougow et sur un transport près du village Houchtche, au nord-est de cette voie.

DANS LA REGION DE LA STATION DE PTOU-TORY et à l'est des villages de Lipitza-Dolnaia, duels d'artillerie et combats de mines. Les tentatives ennemies de reconnaissances par forts détachements d'éclaireurs sur la rivière Naraiuvka, dans la région du village de Podchoumlak, ont été paralysées par notre feu.

DANS LES CARPATHES BOISES, notre artillerie a bombardé avec succès le bourg de Korosmezo, provoquant sept incendies.

FRONT DU CAUCASE. — Aucun changement.

FRONT ROUMAIN. — Le 12 décembre, l'ennemi a continué ses attaques dans la direction de Buzeu. Notre artillerie et notre infanterie ont pris contact avec lui à l'ouest et au sud-ouest de cette localité. A la même date notre cavalerie avancée a lutté opiniâtement avec l'ennemi.

Le communiqué italien

ROME, 14 décembre (Commandement suprême) : Sur le front du Trentin, les intempéries ont limité hier l'activité des artilleurs à des duels dans la zone de Pasubio et sur le plateau d'Asiago.

Sur le front de Giulie, actions habituelles d'artillerie dans le secteur de Plava, à l'est de Vertebizza et sur le Carso.

Quelques obus sont tombés dans Gorizia et ont causé un incendie qui a été immédiatement maîtrisé.

LES PERTES ALLEMANDES

Les chiffres indiqués par les listes allemandes du mois de novembre portent le total des pertes subies par les armées allemandes depuis le début de la guerre jusqu'au 31 octobre aux quantités suivantes :

Tués, 958.857; blessés, 2.454.687; disparus, 528.851. Total : 3.942.395.

Les pertes en officiers jusqu'au 31 octobre sont : Tués, 29.177; blessés, 57.197; prisonniers, 3.104; disparus, 5.657. Total : 95.135.

La répartition des forces austro-allemandes

Il a été plusieurs fois question, ces jours-ci, de la répartition des forces austro-allemandes sur les différents fronts. Cette répartition était au 1^{er} décembre de :

128 divisions sur le front occidental; ces divisions sont exclusivement allemandes.

106 sur le front russe, dont 65 allemandes, 39 autrichiennes et 2 turques.

29 sur le front roumain, dont 12 allemandes, 11 autrichiennes, 4 bulgares, 2 turques.

12 sur le front macédonien, dont 2 ou 3 allemandes, 8 ou 9 bulgares, 1 turque.

33 sur les fronts italiens et albanais, toutes autrichiennes.

Les déplacements du kaiser

Qu'est-il bien allé faire à Munich ?

L'empereur d'Allemagne est arrivé le 12 à Munich, où il a longuement conféré avec le roi de Bavière et le comte Hertling.

Les Dernières Nouvelles de Munich estiment que le fait que l'empereur, pour la première fois depuis la guerre, est venu à Munich et qu'il a choisi, pour cela, précisément le jour où le chancelier a fait au Reichstag ses déclarations les plus importantes, doit être considéré comme la preuve voulue que, en cette circonstance, l'Allemagne du Nord et l'Allemagne du Sud sont unies.

On relève dans le même journal le menu du déjeuner servi au château royal et inspiré par les jours sans viande : soupe aux pois, sardines, poisson, pommes de terre et salade, glace au chocolat.

Un important discours de M. Bonar Law

Les buts de guerre de la Grande-Bretagne n'ont pas changé et ne changeront pas

LONDRES, 14 décembre. — Le crédit de 400 millions de livres sterling a été voté par la Chambre des Communes.

Dans la discussion qui a précédé le vote, M. Bonar Law a fait ressortir l'augmentation des dépenses de guerre, augmentation parallèle à celle de la production des munitions. Il a ajouté :

« En raison de la nature de notre pays et en considérant que ses énergies ont été organisées pour la paix, il est merveilleux de voir comment on a pu l'organiser pour la guerre. On ne saurait trouver une preuve plus frappante de sa vitalité que dans la production des munitions pendant l'année passée. »

« Nos ennemis possèdent sur nous deux avantages : leur préparation complète pour la guerre et le contrôle de leurs ressources entières dans une seule main. »

« Une des difficultés de notre alliance, comme d'ailleurs de toutes les alliances, est qu'il est très difficile d'obtenir de notre côté un tel contrôle unique. Un grand effort dans ce sens a été fait, non seulement par la Grande-Bretagne, mais aussi par tous les alliés, et il a été beaucoup obtenu à ce point de vue pendant l'année passée et plus particulièrement au cours des derniers six mois. »

« C'est ma conviction que le succès de cette guerre et la rapidité avec laquelle nous pourrions y parvenir dépendant du degré de possibilité qu'auront les Alliés de jeter leurs ressources en hommes, munitions et argent dans le creuset de la cause commune. »

M. Bonar Law continue :

« Le total des dépenses depuis le commencement de la guerre atteint 3,852 millions de livres sterling. C'est un chiffre colossal, mais qui ne nous effraie pas. »

M. Bonar Law conclut :

« Un événement vient de se produire sur lequel je dois dire un mot. »

« Les journaux sont remplis des propositions de paix de Berlin. Jusqu'à présent, aucune proposition n'est encore parvenue au gouvernement anglais. Il est évident qu'en de telles circonstances aucun membre du gouvernement ne peut faire de déclaration quelconque à ce sujet. Il y a une remarque cependant que je crois nécessaire de faire au point où les choses en sont. En déposant sa dernière demande de crédits, M. Asquith a prononcé les mots suivants : « Les Alliés réclament des réparations pour le passé et des garanties pour l'avenir. » (Vifs applaudissements.)

« Voilà ce qu'inspire toujours la politique et la détermination du gouvernement anglais. » (Applaudissements.)

M. Lloyd George, encore souffrant et forcé de garder le lit, n'assistait pas à la séance.

LA NOTE ALLEMANDE est arrivée aux États-Unis

WASHINGTON, 14 décembre. — La note comportant les propositions de paix des puissances centrales et que les États-Unis doivent transmettre aux belligérants de l'Entente, est arrivée pendant la nuit.

Aussitôt que M. Wilsch aura pris connaissance de cette note, elle sera transmise aux ambassadeurs en Amérique de France, d'Angleterre, de Russie et du Japon et aux légations de Belgique, de Roumanie et de Serbie.

L'Allemagne garde son secret

GENÈVE, 14 décembre. — Un journal de Bâle reçoit de source bien informée un démenti à tous les renseignements que pourrait donner la presse sur ce que seraient les propositions de paix allemandes.

Ce démenti ajoute qu'aucun journal n'est en mesure d'en connaître le moindre point.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

La Gazette de l'Allemagne du Nord dément une information de la Correspondance politique disant que l'archiduc Charles-Etienne d'Autriche serait nommé régent d'Ayuntamiento de Madrid.

Neuf sous-secrétaires d'État sont nommés

Un dixième sera désigné à l'arrivée du général Lyautey

Au cours du conseil des ministres exceptionnel qui — comme nous le disons plus haut — s'est tenu à l'Élysée dans la soirée d'hier, le président du conseil a soumis à la signature du président de la République, neuf décrets portant nomination de sous-secrétaires d'État.

Trois d'entre ces derniers avaient déjà été désignés et leur nomination n'a été, en sorte que confirmée. Ce sont : MM. Justin Godart, sous-secrétaire d'État du Service de Santé; Albert Clavelle, sous-secrétaire d'État des Travaux publics, Transports et du Ravitaillement et M. Loucheur, sous-secrétaire d'État des Armements et Fabrications de guerre.

Les six autres sous-secrétaires d'État désignés sont :

MM.
NAIL Marine marchande.
DALIMIER Beaux-Arts.
RODEN Commerce, Agriculture, Industrie et Travail.
MÉTIN Finances.
J.-L. BRETON... Armements (inventions intéressant la défense nationale).
DENYS COCHIN... Affaires étrangères (blocus).

Un dixième sous-secrétariat d'État, celui de l'Aviation, sera également créé. Son titulaire sera désigné dès l'arrivée du général Lyautey, ministre de la Guerre.

Les dix sous-secrétaires d'État n'assisteront pas au conseil des ministres.

Faisons observer que MM. Justin Godart, Nail et Dalimier conservent les sous-secrétariats qu'ils occupaient dans le précédent cabinet auquel appartenaient également comme ministre d'État et comme ministre du Travail MM. Denys Cochin et Albert Métin, qui deviennent sous-secrétaires d'État.

M. Roden et M. J.-L. Breton, qui n'avaient fait partie d'aucune combinaison ministérielle jusqu'à ce jour, sont députés : le premier du Pas-de-Calais et le second du Cher.

Un projet de loi portant ouverture des crédits nécessaires au fonctionnement de ces divers sous-secrétariats d'État sera déposé demain sur le bureau de la Chambre.

La première réunion du nouveau comité de guerre

Le comité de guerre institué au sein du gouvernement, dont font partie MM. Aristide Briand, le général Lyautey, l'amiral Lacaze, Ribot, Albert Thomas et, avec voix consultative, le général Joffre, généralissime, tiendra aujourd'hui sa première réunion.

Les pouvoirs que réclame le gouvernement

Voici le texte du projet de loi qui a été déposé hier sur le bureau de la Chambre par M. Briand, président du Conseil, et qui a pour objet d'autoriser le gouvernement, jusqu'à la cessation des hostilités, à prendre toutes mesures commandées par les nécessités de la défense nationale :

Messieurs,

Nous avons l'honneur de vous soumettre le projet de loi ci-après et nous espérons que, vu les circonstances qui le justifient, vous voudrez bien lui donner votre approbation dans le plus bref délai.

ARTICLE UNIQUE. — Jusqu'à la cessation des hostilités, le gouvernement est autorisé à prendre par des décrets rendus en conseil des ministres toutes mesures qui, par addition ou dérogation aux lois en vigueur, seront commandées par les nécessités de la défense nationale, notamment en ce qui concerne la production agricole et industrielle, l'outillage des ports, le ravitaillement, l'hygiène et la santé publiques, le recrutement de la main-d'œuvre, la vente et la répartition des denrées et produits, leur consommation.

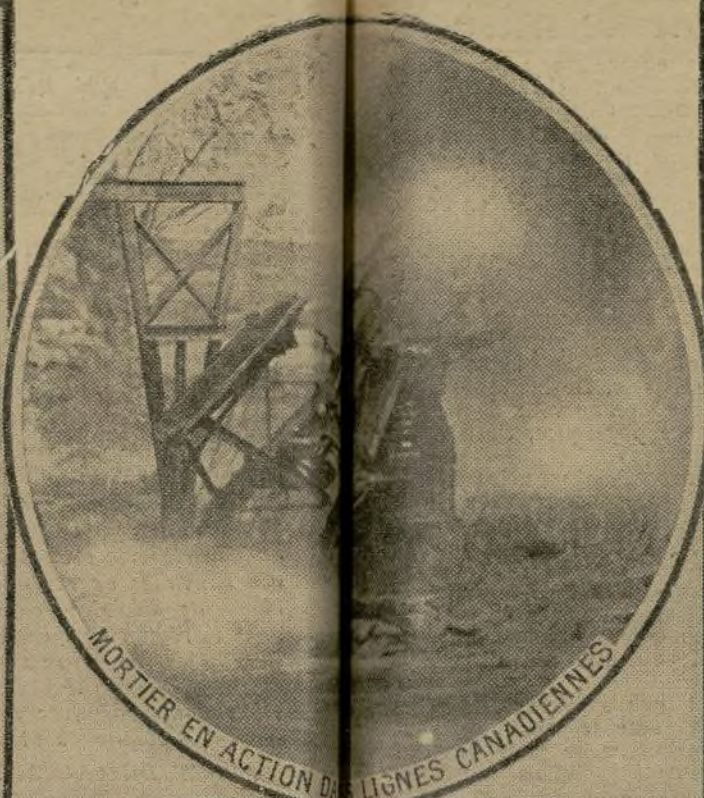
Au cas où l'un de ces décrets nécessiterait une ouverture de crédits, la demande en serait déposée dans la huitaine.

Il pourra être appliqué, à chacun de ces décrets, des pénalités à fixer dans des limites qui ne dépasseront pas six mois d'emprisonnement et dix mille francs d'amende.

DANS LA BOUE DE L'ARTOIS AVEC LES TROUPES BRITANNIQUES



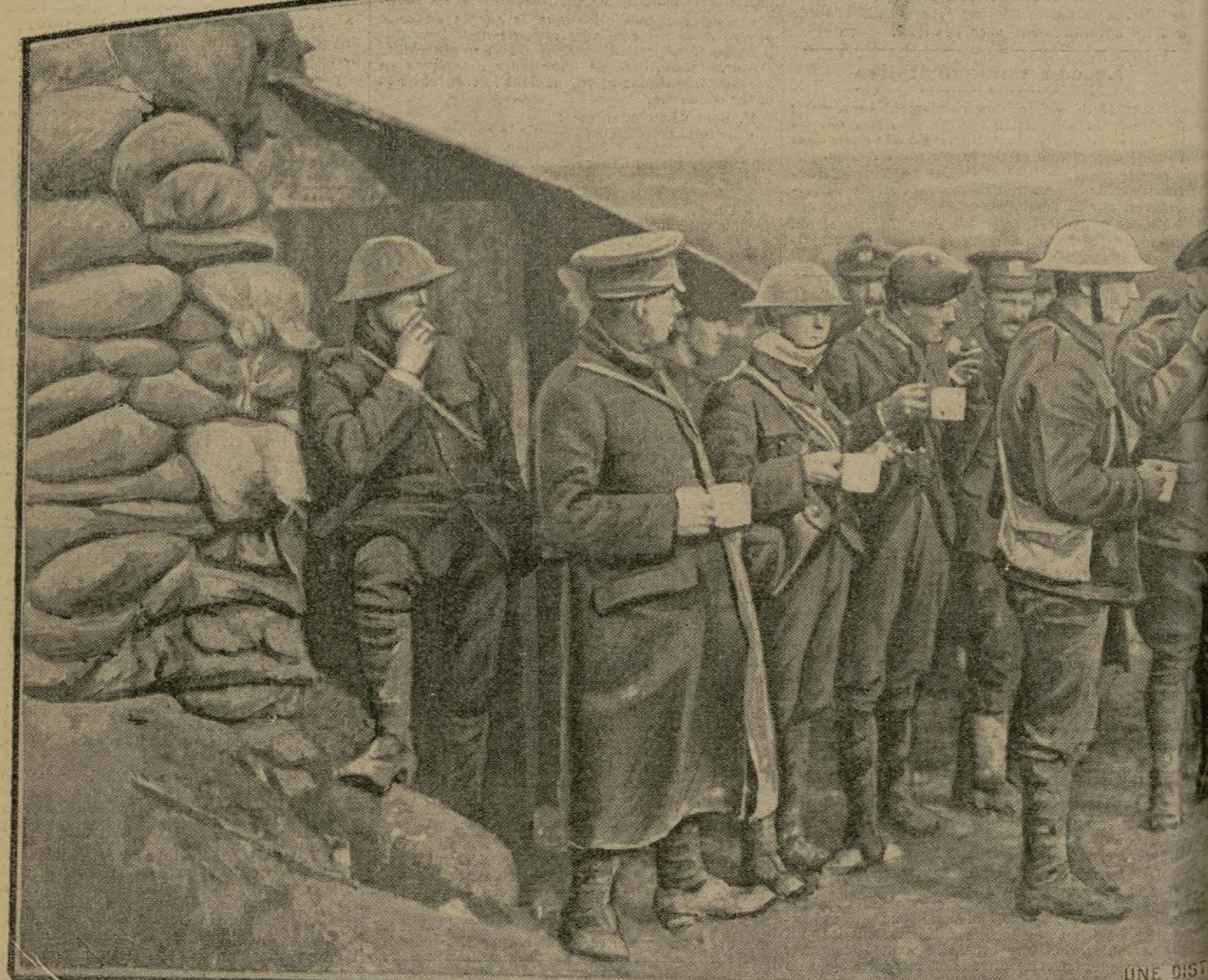
EVACUATION DE BLESSÉS EN WAGONNET



MORTIER EN ACTION DES LIGNES CANADIENNES



TRAINEAUX UTILISÉS POUR LE TRANSPORT DES BLESSÉS



UNE DISTRIBUTION DE CAFÉ



L'ingéniosité de nos amis sur le front de la Somme réussit à vaincre toutes les difficultés matérielles que leur oppose la mauvaise saison. C'est ainsi, pour ne citer que cet exemple, qu'ils ont innové, par des moyens fort simples, dans l'art délicat d'évacuer les blessés. Ils ont fabriqué des traîneaux de genres divers, qui, disposés parfois sur des glissières-sabots, ou dans d'autres cas

sur des roues basses et puissantes, peuvent circuler dans les terrains les plus ravinés. — Aucune action d'infanterie en ce moment; seul, le canon répond au canon; depuis la petite pièce de tranchée jusqu'au formidable mortier, l'« arrosage » d'obus se poursuit inlassable, sur toute la ligne.

A LA CHAMBRE

Les douzièmes provisoires

La demande de pouvoir d'enquête formulée par la commission des économies, pour l'exercice de son contrôle sur les dépenses, est venue hier devant la Chambre.

M. Ribot, ministre des Finances, demanda l'ajournement :

— Il s'agit, fit-il observer, de pouvoirs permanents d'enquête permettant d'entrer dans tous les ministères, d'interroger les employés, de réclamer les dossiers, de donner des indications. C'est une question de gouvernement. M. le président du Conseil m'a prié de demander à la Chambre d'ajourner sa décision jusqu'à ce qu'il ait pu s'expliquer ici.

Tout à tour, MM. Fernand Brun, Emmanuel Brousse, Bedouce insistèrent pour une solution immédiate en présence des gaspillages constatés. Et la Chambre les suivit.

Ayant repoussé, par 431 voix contre 69, la remise à cet après-midi proposée par M. Ribot, elle accorda, à mains levées, les pouvoirs d'enquête à la commission des Economies. Sur la demande de M. Simyan, elle en investit également la commission des Marchés.

Et on passa aux articles du projet de douzièmes concernant les dépenses au sujet desquels divers amendements de MM. Levasseur, Doizy, Brousse, Anglès, Locquin furent adoptés.

La discussion d'un amendement — retiré par la suite — de M. Georges Bousset, tendant à la suppression, pendant la guerre, des subventions accordées à nos théâtres nationaux, fournit à M. Dalimier l'occasion de rendre hommage aux efforts des directeurs des scènes subventionnées et au désintéressement de leurs artistes, qui vont jouer aux armées et apportent un concours toujours empressé aux œuvres de guerre.

On continuera aujourd'hui.

En fin de séance, M. Ribot, ministre des Finances, déposa sur le bureau de la Chambre le projet de loi tendant à autoriser le gouvernement à prendre, par décret, les mesures que comportent les nécessités de la défense nationale.

Un débat assez vif s'engagea sur le choix de la commission chargée de l'examen : M. Klotz proposait une commission spéciale nommée par les bureaux ; les socialistes la voulaient nommée par les groupes.

La Chambre ajourna finalement à cet après-midi sa décision quant au choix de la commission et à la procédure de nomination.

A l'ouverture, la Chambre avait adopté, par 391 voix contre 65, malgré l'opposition de M. Jules Delahaye, à qui répondit M. Viviani, garde des Sceaux, le projet de loi, modifié par le Sénat, portant acceptation de la donation Rodin. MM. Arago et Lefebvre du Prey, portés comme s'étant abstenus dans le scrutin de la veille sur l'ordre du jour de confiance déposé par M. Roden, avaient déclaré, d'autre part, qu'ils avaient voté pour.

Léopold Blond.

POUR UN PARLEMENT DE GUERRE

Il se composerait seulement de 80 députés et de 40 sénateurs.

M. Georges Bonnefous, député de Seine-et-Oise, vient de déposer une proposition de résolution tendant à la révision des lois constitutionnelles.

Cette révision, demandée pour la seule période de guerre et afin de permettre l'organisation d'un « Parlement de guerre », aboutirait à l'institution d'un comité parlementaire de la Défense nationale, composé de 80 députés, élus au scrutin secret, par la Chambre, et de 40 sénateurs, élus par le Sénat dans les mêmes conditions.

Ce comité parlementaire de la Défense nationale se réunirait une fois par semaine pour entendre les communications du gouvernement relatives à la conduite militaire, diplomatique et économique de la guerre. Le gouvernement pourrait le convoquer chaque fois qu'il le jugerait nécessaire.

La responsabilité ministérielle ne pourrait être mise en jeu devant ce comité, qui n'aurait que des pouvoirs d'investigation et de contrôle. Mais le comité parlementaire de la Défense nationale pourrait ordonner la convocation immédiate des Chambres si les événements lui paraissaient appeler des décisions nécessaires.

Indépendamment de ces circonstances exceptionnelles, le Sénat et la Chambre des Députés ne se réuniraient qu'une fois par mois, dans une courte session de quelques jours, pour l'accomplissement du travail législatif urgent.

M. Renaudel a saisi, d'autre part, le bureau d'une proposition demandant la réunion de l'Assemblée nationale pour l'organisation du travail parlementaire et législatif des deux Chambres.

A L'INSTITUT

La séance publique de l'Académie française

La séance publique annuelle de l'Académie française, que l'on dénomme encore « séance des prix de vertu », a eu lieu, hier, sous la présidence de M. Ernest Lavisse, devant un public nombreux.

M. Ernest Lavisse a prononcé un discours d'une haute inspiration patriotique, montrant toutes les œuvres de dévouement, d'abnégation accomplies par d'humbles femmes de France.



M. ERNEST LAVISSE
(Phot. Pirou, Bd St-Germain.)

« Des servantes, fidèles à leurs maîtres tombés dans le malheur, les servent sans gages, a signalé M. Lavisse, et même les aident, par le sacrifice d'économies lentement amassées, à payer leurs dettes : une d'elles a élevé sept enfants de ses maîtres morts. Une servante octogénaire d'un curé octogénaire a élevé cinq orphelins. Une veuve, mère de trois enfants, s'est chargée de six orphelins mineurs, ses neveux et nièces. Une mère de treize enfants a étendu sur quinze orphelins sa protection maternelle. Ces braves gens font le bien, sans effort, naturellement, comme ils respirent. Tout leur est simple, parce qu'ils ont des cœurs simples. On les devine tranquilles et satisfaits... »

Et M. Lavisse de souligner ensuite les mérites des grandes œuvres charitables que l'Académie a tenu à récompenser : le Comité international de la Croix-Rouge, agence des prisonniers de guerre qui siège à Genève et qui avait établi déjà, au 31 décembre 1915, un million de fiches allemandes, 1.500.000 fiches franco-anglo-belges ; une société de secours mutuels, la Saint-Cyrienne, dont 4.000 membres sont tombés au champ d'honneur ; l'œuvre de M. et Mme Tuck, Américains ; le Comité d'assistance aux dépôts d'éclopés ; le Patronage national des blessés ; la Fédération nationale des mutilés ; la Société des Amis des aveugles ; des œuvres rémoises : les Petites-Sœurs des pauvres, la Maison de l'Enfant-Jésus, le Dispensaire de la rue Saint-Thierry, qui furent hospitaliers et secourables à nos soldats fatigués ou blessés. Et puis encore : le Cercle national du Soldat de Paris ; l'œuvre des Parrains de Reuilly, et, enfin, les œuvres qui se proposent la protection de l'enfance et de l'adolescence : la Ligue fraternelle des enfants de France ; l'Asile de Sœur Champetier de Ribes, rue de Crimée, à la Villette ; la Fédération des cantines maternelles ; la Société Dauphinoise pour le sauvetage de l'enfance ; l'œuvre de la Chaussée du Maine ; la Providence Sainte-Marie, etc.

Et M. Ernest Lavisse a conclu :

« En France, on ne verra jamais l'Etat absorber toutes les forces, prescrire tous les devoirs, enrôler et enrégimenter les âmes. L'âme française n'est pas faite pour porter un numéro matricule. Mettons tout notre espoir dans les vertus que cette âme a révélées au monde qui les admire... »

C'est à des écrivains combattants, tués ou blessés à l'ennemi — à quarante-deux d'entre eux — qu'a été réservé, cette année, le Prix Montyon ; citons parmi eux : MM. Hugues Lapaire, Louis Pergaud, Henri Chervet, Paul Lintier, Louis Bruneau, Henri Massis, Jacques Boulenger, frère de notre collaborateur Marcel Boulenger, le capitaine Fabien Mougenot, Emmanuel Bourcier, dont nos lecteurs ont pu, à diverses reprises, apprécier le talent.

Le prix Furtado a été décerné à notre collaborateur Jean Variot ; le grand prix de littérature à M. Maurice Masson ; le prix Dovaine à notre collaborateur M. Albert Acremant et à M. Armand Proviel ; le prix du roman à M. Avesnes et la moitié du prix Toirac à notre distingué confrère, M. Adrien Bertrand.

Parmi les autres prix, M. Léo Languier a obtenu une part du prix Archon-Desperouses ; M. Emile Clermont, le prix Broquette-Gonin ; M. René Milan une moitié du prix Davaine ; M. Albert Malet une partie du prix Thiers...

Dix-sept mentions ont été accordées à différents poètes, parmi lesquels MM. André Puget, Pierre Corrad, Louis Geandreau, Jacques Richapin, Lucien Rolmer, Christian Frogé.

En fin de séance, M. Etienne Lamy, secrétaire perpétuel, a présenté un éloquent discours sur les concours de l'année.



M. ETIENNE LAMY
(Croquis de M^{lle} Micheline Resco.)

Saison d'hiver, Saison de misères

L'hiver est dur plus encore pour les petites sœurs que pour les petites bourses. L'hiver est le grand ennemi des faibles, des déprimés, de tous les pauvres de sang. Il contribue à augmenter leur misère physiologique. Il ne faut pas oublier qu'en hiver les causes d'épuisement sont doubles. On travaille, en effet, davantage et on doit, en outre, se défendre contre les intempéries. C'est dire combien l'organisme doit être résistant. C'est ce qui explique aussi que les cas d'anémie, de neurasthénie, d'affaiblissement s'aggravent et deviennent plus nombreux. Or, c'est le sang qui apporte à l'organisme les éléments dans lesquels celui-ci puise sa résistance. C'est également le sang qui entretient les forces nerveuses. De la richesse du sang et du bon état du système nerveux dépendent l'équilibre et la résistance physiques, c'est-à-dire la santé.

Les anémiques, les neurasthéniques, les faibles en général, tous ceux qui manquent de sang, comme on dit, et dont les nerfs sont déréglés, ont tout à craindre de l'hiver. La plus sage précaution pour eux sera de faire une cure de Pilules Pink qui non seulement combattra la mauvaise influence du froid et de l'humidité sur leur organisme, mais encore les guérira de l'anémie, de la neurasthénie contre lesquelles ils ont peut-être en vain essayé nombre de traitements.

Les Pilules Pink sont, par excellence, le régénérateur du sang et le tonique des nerfs. On peut — à la lecture des attestations de guérisons qui sont presque journellement publiées dans les journaux — se faire une idée de la puissante efficacité des Pilules Pink dans les maladies, les affections et les troubles qui ont pour origine un appauvrissement du sang ou un affaiblissement du système nerveux. tels que l'anémie, la neurasthénie, les maux d'estomac, les battements de cœur, la faiblesse générale. Les Pilules Pink sont en vente dans toutes les pharmacies et au Dépôt, Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris : 3 fr. 50 la boîte ; 17 fr. 50 les 6 boîtes, franco.

La censure politique est supprimée

Au cours de la discussion des douzièmes provisoires, la Chambre a adopté, hier, un amendement de M. Emmanuel Brousse, accepté par la commission du budget, portant une réduction de crédits de 10.000 francs en vue de la suppression de la censure politique.

M. Charles Bernard, auteur d'un amendement identique, intervint le premier :

— Sans doute, dit-il, lorsqu'il s'agit de secrets diplomatiques et militaires, le journaliste peut mettre une sourdine à sa plume, mais lorsqu'il s'agit de discuter les actes du gouvernement ou la politique de la France, il semble que le journaliste doit pouvoir s'exprimer librement.

Le ministre des Finances, M. Ribot, reconnut que des réformes sont nécessaires dans l'exercice de la censure :

— J'exprime ici, dit-il, la pensée du gouvernement. La liberté de discussion doit être respectée plus qu'elle ne l'a été dans les derniers temps.

Sur l'invitation de M. Klotz, président de la commission du budget, M. Charles Bernard se rallia à l'amendement de M. Brousse, que la Chambre adopta après une réserve formulée par M. Ribot sur le droit du gouvernement d'arrêter certaines campagnes qui emprunteraient le voile de la politique.

— Il est donc entendu, conclut M. Charles Bernard, qu'à partir de ce jour les journaux pourront, sauf sur les faits diplomatiques et militaires, exercer leur droit ? Que sont les censeurs ? On l'ignore. Que faisaient-ils dans le civil ? On l'ignore également. En tout cas, ils n'ont aucun sens du journalisme contemporain. (Rires.)

Des boutiques ferment faute de charbon

En dépit de ce qui a pu être fait pour conjurer la crise du charbon, celle-ci devient de jour en jour plus grave, et un grand nombre de détaillants ont dû cesser leur commerce faute de pouvoir répondre aux demandes de leur clientèle. Certains entrepôts ne délivrent plus que des sacs de 10 kilos, au prix de la plus longue attente. Les répercussions de la pénurie de combustible se sont fait surtout sentir dans le monde des blanchisseuses, nombre d'entre elles ayant été contraintes de fermer boutique.

La situation empire du fait que les expéditions par les gros chantiers sont réquisitionnées au bénéfice des usines à gaz.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Par persuasion

Griffotte voulait être riche. Ce fut la grande affaire de sa vie. Il y passa toute son existence, machant et remâchant son idée. Il en avait toujours l'air fâché d'un serpent à qui on marche sur la queue. Mais, comme il disait :

— J'ai été trop privé étant petit. Je me suis juré de crever dans la peau d'un riche. J'y mettrai le temps qu'il faut, et toute la misère nécessaire. Mais il faut qu'un jour je me sente des sous !

Sa vie fut donc un immense enfer de labeurs et de privations, au milieu duquel se bâtissait un tout petit Paradis en pièces de cent sous.

Il avait son père avec lui... un vieux à vie chiche, qui avait oublié d'être brave homme, tellement il avait été occupé. Il en avait été de lui comme il en est encore de son fils, qui répète sans cesse :

— Le dimanche après-midi, je suis aussi honnête homme que n'importe qui. Mais, les jours de semaine, pardi !... je suis bien obligé de me défendre !...

Et le vieux Griffotte s'était défendu. Il en était résulté, de tout cela, une vieille âme indigente — étiquée, comme si elle avait vécu entre les coups de bâton — et qui avait maintenant grand besoin de repos.

Cela ne faisait pas l'affaire de Griffotte fils, qui n'aime pas les gens qui se reposent.

— Bonsoir ! leur crie-t-il. Qu'est-ce que vous ferez alors quand vous serez mort ?

Le vieux père Griffotte prétextait, pour ne rien faire, « une espèce d'imbécillité qu'il avait par à travers les jambes ». Mais le fils prétendait que cette imbécillité-là le tenait de la tête aux pieds.

— Oui ! grondait-il, ce vieux-là... quand on lui parle d'aller à la charrue, ou seulement de ranger les vaches... il fait l'esprit perdu ; et il ne se retrouve de mémoire que devant le garde-manger !

Mais cette mémoire-là se perdit à son tour.

Un beau jour, chez Griffotte, on achevait le goûter de midi. On avait mangé une potée où le lard avait discrètement fait acte de présence. Le vieux Griffotte cherchait dans le plat, avec la fourchette.

— Qué que tu fouilles donc là-dedans ? lui demanda le fils, sans bonne grâce.

— Ah !... y cherche un ch'ti bout de viande !...

Mais, là-dessus, le fils éclata :

— Un ch'ti bout de viande !... de la vraie viande !...

La Marie Communeux, la femme de Griffotte, essaya de le calmer. Mais Griffotte clamait :

— ... Vois un peu ce vieux dévorant !... Avec lui, il faudrait toujours être le couteau à la main pour poignarder les vaches et les cochons !... Mais bonsoir ! je respecte le bétail, moi !... Il fait ce qu'il peut !... Ce n'est pas une raison parce qu'il est les bêtes, pour le tuer toujours à propos de rien !...

Le vieillard baissait la tête sous la bourrasque d'injures. Il avait descendu, presque jusque dans l'assiette, son pauvre visage à farce. Il se défendait mal :

— Allons !... Te v'là donc encore avec de la chicane plein la tête !...

— De la chicane ! Parce que je dis la vérité !... T'es un vieil avalé-tout-cru qui dévorerait des départements entiers de vaches rôties !...

— Moi... Y t'ai bin nourri arrié... quand t'étais petit !...

— Nourri !... T'appelle ça « nourri » !... Une jeunesse où le bout de lard y a été plus rare que l'empereur !... Nourri avec des poignées de soupe, sans autre beurre ou assaisonnement que d'être mangées chaudes !...

Il ajouta, plus calmé et comme en raisonnant :

— J'admets qu'on mange !... C'est même nécessaire. Mais le faire exprès... Non ! alors !... je ne comprends plus !...

Mais c'est alors qu'il eut sa fameuse idée. Quand le vieux fut parti, il s'en expliqua avec sa femme, la Marie Communeux, avec le Patrice, le garçon loué, et avec le « Lolo », le petit berger. On en rit d'avance et on se fixa les rôles.

Le soir, ayant fini son « bricolage », le vieux s'en vint furtivement s'asseoir à sa place habituelle, derrière la porte. Il y resta enfoncé dans l'ombre. Il rêvait. Le temps passait. La vieille tête, à songeries bonasses, se penchait sous le poids misérable des souvenirs.

Le temps passait... Sur le coup des huit heures, le vieux redressa soudain la tête, et s'avisa que la table était essuyée, et la vaisselle au net :

— Hein !... fit-il doucement. On ne soupe donc voire pas, ce soir ?...

Griffotte, qui feignait de lire un morceau de journal, s'exclama bruyamment :

— Oh ! Qué là donc !... Ah ! elle est bin bonne, c'elle-ci !...

Et il appela à témoin tout son monde, la Marie Communeux, le garçon loué, le Lolo. Et il criait sa gaieté rustaude :

— Le vieux qui ne se rappelle plus qu'il vient de souper !... Il parle de resouper une seconde fois !...

Tout le monde riait si bien qu'il y eut juste de place dans la cuisine pour que chacun pût s'y tordre tout son aise. Puis on blagua le vieux, qui finit aussi par se rigoler de lui-même. La Marie Communeux lui racontait son souper, en petits gestes faits avec une cuiller à pot :

— Mais, voyons !... vieux !... Vous ne vous rappelez pas que je vous ai même donné un bout de gras... Même que vous n'en vouliez plus ?...

Et dire que le vieux ne se rappelait pas une chose comme ça !...

— Faut-il tout de même que j'aie perdu la mémoire !... répétait le vieux, avec une souriante résignation qui le mena sagement se coucher et dormir.

Mais le lendemain, vers une heure de l'après-midi, il se réveilla de nouveau, d'une paresseuse songerie au coin du feu, pour parler de « goûter ». Cette fois, Griffotte vociféra :

— Le v'là qui parle de regoûter !...

N'y avait-il pas de quoi s'arracher les cheveux ? On voulait le calmer ; mais comme il le disait :

— Vous ne voyez pas que ce vieux-là va partout aller dans le pays dire qu'on ne lui donne pas à manger sa faim !... Alors qu'on se tue de lui faire des cinq repas par jour !

Mais le vieux n'avait pas des intentions si méchantes. On lui expliqua, et il faillit se rappeler, en effet, qu'il avait mangé deux bouts de lard plutôt qu'un. Le soir, avant de se coucher, il finit, à force d'explications, par se rappeler qu'il avait fait de bonnes quatre heures ; et qu'il avait mangé au souper quelque chose qui devait être du veau avec des épinards. Mais cela l'étonna encore de ne pas s'être rappelé une chose comme cela.

Eh bien ! le lendemain, il fallut encore recommencer toutes ces explications, sans cela il se serait encore couché en prétendant qu'il n'avait rien mangé de la journée :

— Alors qu'il a fait ses cinq forts repas, et qu'il s'est chaque fois par après curé les dents !...

Griffotte continuait en expliquant au village :

— Ça ne peut pas durer comme ça !... Plus il mange, moins il s'en rappelle !... C'est un cas spécial !... Un estomac qui ne sait plus d'où il en est !... C'est à soigner en ville, ça !...

Le maire vint. Il interrogea le vieillard, si faible qu'il ne pouvait se lever, et parlait à grand-peine. A force de lui rafraîchir les souvenirs de l'estomac, le vieillard finissait par se rappeler vaguement avoir mangé tous les bons repas que la Marie Communeux lui énumérait. D'ailleurs, le Patrice et le Lolo étaient là pour témoigner que tout cela avait été mangé, remangé, archi-mangé !...

— Oh ! oui !... faisait le vieux, j'ai dû, en effet, manger de tout ça !... Mais à force d'être vieux, sur le moment, je ne m'en rappelle plus !...

Or, comme disait Griffotte :

— Ça intéresserait sûrement les médecins de Dijon de soigner un cas comme ça !

A la fin des fins, le maire comprit, se tordit, but le vin blanc et fit ce qu'il fallait faire.

Le vieux père Griffotte vient d'être hospitalisé aux Petites Sœurs des Pauvres, à Dijon. Il est parti sur une méchante carriole, que Griffotte, frotté d'oignons, a arrosée de ses larmes. Après quoi, bon débarras !

Le vieux Griffotte est maintenant un de ces petits vieux à bancs, qui se chauffent au soleil et se racontent leurs gloires.

— Ici, l'appétit se perd, fait-il sévèrement, mais, là-bas, à la maison, je faisais mes cinq forts repas par jour. J'en faisais tellement que, à la fin, j'arrivais à ne plus m'en rappeler !

Gaston Roupnel.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

Hier en matinée, pour la deuxième série des *Judis classiques*, très belle représentation de *Cinna*. J'ai particulièrement goûté la partie « politique » de la tragédie où, dans la magistrale scène du deuxième acte entre Auguste, Cinna et Maxime, Corneille nous montre l'empereur conservant le pouvoir « par amour de son pays » — déjà ! — ... et suivant les conseils qu'il désirait qu'on lui donnât ! Cette page est une pure merveille.

Petit incident, après la tragédie. Silvain, dans son costume d'empereur romain, vient nous faire une annonce. Il nous déclare, sur un ton familial : « Mlle Guintini nous fait savoir au dernier moment qu'elle est souffrante. Mlle Colonna Romano va vous dire tout de suite une poésie d'Emile Verhaeren. L'Administration vous prie de vouloir bien accueillir cette combinaison, à laquelle elle a dû souscrire... car elle ne pouvait faire autrement. »

En réalité, on a simplement supprimé du programme le poème que devait dire Mlle Guintini... L'Administration n'aurait pu le faire lire par Mme Weber ou Mlle Madeleine Roch ; mais l'affiche était déjà trop chargée et les morceaux dits par Mmes Colonna Romano et Louise Silvain suffisaient amplement.

Silvain me permettra-t-il cette observation : Un sociétaire — le doyen, surtout ! — ne parle jamais au nom de l'Administration, mais à celui de la Société des Comédiens français ; il y a là plus qu'une nuance.

Le soir, Mlle Jeanne Rémy remplace Mlle Guintini dans *Léonie de La Course du Flambeau*. Un peu trop... épanouie pour représenter la jeune fille en robe courte du premier acte, elle est charmante au deuxième en jeune maman.

Emile Mas.

« MIETTE » A LA GAITE

Le Théâtre municipal de la Gaîté a fait une réouverture avec les représentations de M. Lucien Guity, dans une comédie de M. Dario Nicodemi : *Miette*. C'est trois actes, sous le titre de *Scampolo*, ont été joués par une artiste de grand talent : Dina Galli, sur la plupart des scènes d'Italie. Traduite ou plutôt réécrite en français par l'auteur, la pièce garde d'excellentes qualités de fantaisie, de verve spirituelle, et Mlle Jeanne Deselos a été, avec beaucoup de grâce et de force, cette petite fille sans nom, vivant sans déchoir dans les milieux les plus sordides et s'élevant par le sentiment, la spontanéité et la probité du caractère, fort au-dessus des privilégiés seulement attachés aux hypocrisies de la morale courante.

Près d'elle évoluent, dans un rôle un peu ingrat, Mlle Rosa Bruck, et dans un gentil rôle épisodique, Mlle Alice Beylat. L'intérêt, ramassé sur cette seule tête, *Miette* n'a donc devant elle que l'ingénieur qui s'est constitué son guide, son ami, M. Lucien Guity a réalisé ce personnage au naturel avec une incomparable puissance faite d'esprit, de bonhomie sceptique, d'émotion dissimulée et de mesure. Jamais talent maître de soi n'a été plus équilibré, plus spirituel dans la force, plus juste dans l'observation, plus sobre et calme dans le jeu. M. Joffre a finement composé un rôle d'ami complaisant, et M. Numès celui du professeur misérable qui a la charge d'apprendre à lire à la délicateuse et pauvre *Miette*. — P. B.

« LA GUERRE ET L'AMOUR » A LA RENAISSANCE

Bonaparte a paru en même temps sur deux scènes parisiennes : au théâtre Sarah-Bernhardt, avec le *Rivoli*, remanié, de M. René Fauchois ; à la Renaissance, avec *La Guerre et l'Amour*, une pièce nouvelle de M. Jacques Richepin. Ici et là, c'est à la tête de l'armée d'Italie qu'il apparaît, et il nous fait assister à sa victoire parfaite, d'un côté sur le pont de Lodi, de l'autre sur le plateau de Rivoli. De part et d'autre — et parce que l'Histoire est la même — nous voyons des chefs : Masséna, Berthier, Junot, Le Marois, des grenadiers, des drapeaux, des uniformes, des trophées. Nous entendons les bruits de la bataille heureuse, des chants et des clameurs, la canonnade et la *Marseillaise*. Seul, l'amour dont le futur empereur se sert ici diffère essentiellement de celui dont il souffre là. Mme Bonaparte ne paraît pas dans la pièce de M. Jacques Richepin.

Mme Cora Laparcerie, qui représente la passion et l'espionnage généreux, a martelé les vers de ces quatre actes et détaillé les alexandrins de telle sorte qu'elle en a montré tour à tour la force et la faiblesse. La vigueur avec laquelle elle a forgé cette chaîne verbale lui a valu, avec sa fougue, son élan, une grande part de son succès. M. Jean Worms avait la charge de réaliser Bonaparte. Son talent a mis dans ce rôle toujours téméraire de l'énergie et de la conviction qui furent très applaudies. M. Jean Toulout fut un lieutenant d'un lyrisme éclatant sollicité par la guerre d'avantage encore que par l'amour. M. Georges Maury, en colonel comte autrichien, voit sa méfiante autorité battue en brèche par la bravoure et l'esprit de décision d'une Française, et Mme Louise Marquet, à Paris et à Milan, passe en élégante du Directoire.

La pièce a été accueillie avec enthousiasme, et — coïncidence nouvelle — le jour même où la France était instruite des propositions de paix hasardées par nos ennemis, ce qui n'a pas été sans influence sur l'esprit d'un nombreux public. — P. B.

A l'Opéra. — Le colonel Lorillard est venu mardi à l'Opéra remettre officiellement la croix de guerre à M. Jacques Blanchard, secrétaire de la direction, gravement blessé au début de la campagne.

A l'Odéon. — En raison du nouvel horaire adopté par la Compagnie du Métropolitain, les spectacles de l'Odéon com-

LAIT CONDENSÉ FARINE LACTÉE

NESTLÉ

Pour le Gros 16, Rue du Parc Royal

LA MARQUE PRÉFÉRÉE

Ayuntamiento de Madrid

menceront un quart d'heure plus tôt, à partir du 16 décembre courant.

La répétition générale de demain. — La répétition générale de *Jeune de la Fontaine*, la nouvelle comédie en quatre actes de M. Sacha Guitry, aura lieu demain samedi, en matinée, à 2 h. 1/4.

Aux Matinées nationales. — Dimanche, à 2 h. 1/2, matinée avec le concours de : Mmes Madeleine Roch, Berthe Bovy, M. Georges Baillet, de la Comédie-Française ; Mme Angèle de Montalant, Mmes Yvonne Astruc, Mlle Marcelle Poincette, Suzanne Coulomb, M. Colas, M. Jean Sylvestre et de Mme Jeanne Granier.

Allocution de M. Maurice Donnay, de l'Académie française, président de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques.

La propagande des Alliés à l'étranger. — On annonce de Madrid que Mme Georgette Leblanc a obtenu un succès considérable à l'Athénée en interprétant par la déclamation et le chant plusieurs chansons de M. Maurice Maeterlinck.

Le théâtre et la guerre. — M. René Campagne vient d'écrire un *Noël de la guerre* qui sera chanté pour la première fois à Pau, la nuit de Noël, par le grand artiste Jude, du Théâtre de la Monnaie de Bruxelles.

ATTRACTIONS -- CINEMAS

A L'OLYMPIA. — Le comique Chevalier, Lina Tyber, Marien, Suzanne Meyally, le ballet Couprant, Frascoja, Dinnies Sisters, Richardini, Bayo et Nadja, Dauntun Shaw, Mlle Loyol. Tous les jours, matinée : fauteuils 1 fr. Soirée : 1, 2, 3 fr.

AU GAUMONT-PALACE. — La composition du spectacle de cette semaine est la démonstration la plus probante que le cinématographe peut être à la fois un moyen de distraction et de saine et réconfortante propagande.

Après le *Retour d'Ullus*, drame d'aventures, la *Peine du talion*, désopilante fantaisie, une phonoscène Gaumont et d'amusantes saynètes et attractions, il est projeté sur l'écran d'émouvants films de guerre : la prise de Monastir et le Fort de Vaux, vision animée de l'effort héroïque de nos glorieux soldats.

Location 1, rue Forest, 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

A L'OMNIA-PATHE. — Signoret et l'exquise Mlle Marie Dauvray dans le *Secret de Geneviève*, de M. de Morillon ; les *Fleurs qui s'épanouissent* quinze mille fois plus vite que nature ; les vues de guerre qui nous mènent en Macédoine et dans la Serbie reconquise ; le *Supplice d'une mère*, sixième épisode du *Musque aux dents blanches*, tel est le programme que l'Omnia offre cette semaine à sa clientèle. La meilleure projection, la plus jolie salle, le meilleur orchestre.

VENDREDI 15 DECEMBRE

Ce soir, retêche pour les théâtres.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ca gazé*. (Téléph. Roquette 30-12). Olympia (du 11-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30. Vingt vedettes et attractions. Chevalier.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, le *Retour d'Ullus*, la Reprise héroïque du fort de Vaux. Loc. 1, rue Forest, 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

Omnia-Pathe. — Le *Secret de Geneviève*, les *Fleurs qui s'épanouissent*. Les vues de guerre nous mènent en Macédoine et en Serbie.

COURS ET CONFÉRENCES

Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Aujourd'hui vendredi 15 décembre, à 2 h. 1/2 : la *Lutte contre les grands fléaux : l'Alcoolisme*, conférence par le professeur Courmont.

M. L. Mangin, de l'Institut, professeur de botanique et cryptogamie au Muséum national d'histoire naturelle, donne son cours, à 9 h. 1/2 du matin, dans l'amphithéâtre de la galerie de Minéralogie, les lundi et mercredi de chaque semaine.

Faits divers

PARIS

Renversés par des automobiles. — Hier matin, à 7 heures, en face du numéro 106 de la rue de Rennes, Mlle Marie Gourgon, âgée de soixante et onze ans, rentière, demeurant 114, même rue, a été renversée par une automobile.

La malheureuse est morte peu après.

Place de la Trinité, à l'angle de la rue de Londres, une automobile de livraison a renversé M. Philibert Serchier, âgé de soixante-neuf ans, demeurant 36, rue Godot-de-Mauroi.

Grièvement blessé, notamment à la tête, la victime a été admise d'urgence à l'hôpital Lariboisière.

Accidents du travail. — A 6 heures, hier matin, dans l'atelier des machines de l'usine Panhard et Levassor, 19, avenue d'Ivry, un mécanicien, Eugène Desjardins, âgé de cinquante-trois ans, demeurant 27, rue Lahire, est tombé dans une fosse, et une lige de fer lui est entrée dans l'âme. La mort a été instantanée.

Vers 11 heures du matin, le garçon de magasin Gustave Castagne, âgé de cinquante et un ans, employé dans un laboratoire de chimie, 17, rue des Pyramides, a été grièvement blessé à la tête et aux jambes par l'explosion d'une bouteille d'oxygène. Il a été admis à l'hôpital de la Charité.

Rue Jean-Lantier, où des ouvriers travaillent à des réparations de maçonnerie, une brique est tombée du cinquième étage sur la tête d'Alfred Thévenot, âgé de vingt-sept ans, demeurant 21, rue Louis-Rolland, au Grand-Montrouge.

Le blessé, dont l'état est très grave, a été transporté à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu.

M^{me} Poincaré visite l'Exposition des Maîtres contemporains

Mme Poincaré a rendu visite, mardi dernier, à l'exposition des Maîtres contemporains, qui se tient actuellement à la galerie Georges Bernheim, rue de La Boétie, au profit de l'Œuvre du soldat blessé ou malade.

Mme Poincaré a adressé ses plus vives félicitations aux artistes qui, pour la plupart, avaient tenu à assister à cette réception.

Excelsior a rendu compte au moment de son inauguration de ce joli Salon de guerre, auquel des œuvres nouvelles viennent constamment s'ajouter. Parmi les dernières arrivées, nous avons noté un magnifique tableau du maître Albert Besnard, joli portrait de femme ; un superbe bronze de Rodin, d'autant plus rare que la production entière du maître appartient aujourd'hui à l'Etat.

La vente a déjà rapporté près de cent mille francs ; c'est là un très beau résultat, étant donné que, dans un but charitable, les maîtres ont tenu à fixer des prix particulièrement avantageux pour les acheteurs.

Les amateurs feront bien de se hâter, car l'exposition prendra fin le 30 décembre.

OXO Bouillon OXO

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui, vendredi : SAINT MESMIN ; demain : SAINT-ADÉLAÏDE.

— A 3 heures : Séance à la Chambre des députés.

CERCLES

— Le comte Maurice Zamoycki, présenté par le comte de Berteux et le comte Micislav Orlovski, a été reçu membre du Sporting Club, à titre temporaire.

— Au premier scrutin de ballottage du cercle de l'Union artistique ont été admis à titre de membres permanents : le comte Bernard de Poncins, présenté par M. de Chalanat et le marquis de Rougé ; M. Jules Exbrayat, présenté par M. William d'Eichthal et M. Henri Grandet ; — à titre temporaire : le comte Micislav Orlovski, présenté par M. Armand Brun et le marquis de Rougé.

MARIAGES

— On annonce le prochain mariage de Mlle de Noailles, fille de la princesse de Poix, avec le prince Eugène de Ligne, fils du prince Ernest de Ligne et de la princesse, née Cossé-Brissac.

— En l'église Saint-Pierre de Chaillot a été célébré, dans l'intimité, le mariage de Mlle Catherine Gourgand du Taillis, fille du comte décédé et de la comtesse du Taillis, avec le lieutenant d'artillerie Jacques de Souza, fils de l'écrivain Robert de Souza et de la comtesse de Souza.

Les témoins de la mariée étaient : son frère, M. Robert Gourgand comte du Taillis, et le baron Napoléon Gourgand, son oncle ; ceux du marié : le baron Raiberti, député des Alpes-Maritimes, et le vicomte R. de Montessus de Ballore, son oncle.

— On annonce les fiançailles de Mlle Delphine de Foras, fille du comte et de la comtesse Max de Foras, avec le baron Humbert de Viry. La fiancée est la petite-fille de feu le général Merdith Read, ancien ministre des Etats-Unis à Athènes.

DEUILS

Morts pour la France : ERNEST RAVIGNON, capitaine d'infanterie coloniale. — PIERRE CHALIGNE, capitaine au 350^e d'infanterie. — PAUL THIÉNAUD, lieutenant d'artillerie coloniale. — GASTON DE GLOS, lieutenant attaché à l'état-major d'un corps d'armée.

— La Société française de secours aux blessés militaires fera célébrer, le vendredi 22 décembre, à 10 heures, en l'église de la Madeleine, son service annuel à la mémoire des soldats et marins morts pour le pays. Ce service sera également célébré pour le repos de l'âme du marquis de Vogüé, le très regretté président de la Société et de la Croix-Rouge française.

S. Em. le cardinal Amette présidera la cérémonie.

Nous apprenons la mort : De M. Antonin Mercier, peintre et sculpteur, membre de l'Institut, grand officier de la Légion d'honneur, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, décédé à l'âge de soixante et onze ans ;

De M. Lefèvre, mère de M. André Lefèvre, député des Bouches-du-Rhône, ancien président du Conseil municipal de Paris ;

De M. Edmond Taraguet, administrateur délégué de la Société des Acéries de France, chevalier de la Légion d'honneur, décédé en son domicile, 36, rue Michel-Ange ;

De Mme Henri Haug, veuve de l'ancien notaire et maire de Niederbronn (Alsace), conseiller général de la Basse-Alsace, décédée à Niederbronn, à soixante-seize ans, mère de M. Emile Haug, professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Paris ; de M. Hugo Haug, secrétaire général de la Chambre de commerce de Strasbourg, détenu à Marburg (Prusse), depuis le début de la guerre, et de notre confrère M. Henri Albert ;

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-11 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.



M. ANTONIN MERCIER

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 15 DECEMBRE 1916

48

Pour le roi de Prusse!

ROMAN VECU

PAR

Georges MALDAGUE

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE II

L'officier, à l'entrée de la charmille, alors que lui allait prendre l'allée étroite coupant la forêt pour descendre sur Sedan, était au plus, sur la droite, à vingt pas.

La main sur le guidon, le cycliste le regarda, tranquillement, comme dans la cuisine.

— C'est à vous, ce chien ? répéta le junker, d'un ton indiquant qu'il n'avait pas entendu la réponse.

— C'est à moi... C'est-à-dire que j'en ai soin ; il appartient à la générale de Saint-Priest.

— Ah !

Ce : ah ! indiquait plutôt que la réponse n'était pas ce qu'on attendait.

— Une belle bête, reprit l'officier.

Il ajouta aussitôt :

— Mais nous avons mieux que cela, en Allemagne.

— Je ne dis pas non.

La face dure, dont l'irritation devait se montrer à peu près permanente, se détendit.

— Vous êtes au service de la générale ? demanda le personnage.

— Oui... et, à sa première visite, S. M. le kaiser m'a fait octroyer toutes les libertés nécessaires à ce service... Je ne pense donc pas qu'à la seconde il m'envoie comme prisonnier en Allemagne.

La petite moustache se dressa davantage, mais son propriétaire eut un rire sec.

— Moi non plus, brave homme... J'ai essayé de vous faire peur.

— Et vous avez dû vous apercevoir, Monsieur le lieutenant, que ça n'a pas pris.

— Très bien... Pourtant, faites attention qu'il me faut mon battant de cloche.

— Je ne suis sûr de rien... En ville, les trois quarts des magasins sont fermés ; plus d'ouvriers... plus de forges, vous les avez prises... Mais... je n'ai pas réfléchi, Monsieur le lieutenant ; pourquoi n'en feriez-vous pas forger un tout de suite par vos hommes ?

— Vous avez raison, parbleu !... les Français ont du bon, avec leur esprit d'initiative... S'ils possédaient celui d'organisation, ce serait un peuple avec qui il faudrait compter... Comme vous venez de le dire, toutes vos forges étant entre nos mains, c'est à nous à commander... Je ne puis garnir le poste d'un seul homme ; par conséquent, je n'envoie personne avec vous... Mais je vous donne un ordre écrit... Faites-le viser à la commandantur ; le travail sera immédiatement exécuté par nos forgerons.

— Est-ce que je dois attendre?... Madame la générale aura besoin de moi, avant une heure d'ici.

— Non pas... revenez immédiatement, après vos explications données, reprendre votre service auprès de Madame la Générale.

Vous savez la di-

— Je ne l'ai jamais vu, mais la cloche a celle d'un gros melon... vos forgerons calculeront d'après cela.

— Qu'entendez-vous par un gros melon ?

— Mettez, monsieur le lieutenant, un boisseau à pommes de terre.

— Qu'entendez-vous par un boisseau à pommes de terre ?

— C'est une mesure... Il y en a dans la cuisine.

— Emportez-le, pendant que je vais rédiger votre ordre ; dans cinq minutes, vous partirez.

Perraud fit le salut militaire, remonta sur la bécane d'ordonnance, pour redescendre deux cents pas plus loin, devant la cuisine, tandis que l'ober-lieutenant, de son pas dansant, sa taille corsée rejetée en arrière, sa haute casquette plus haute sur sa tête, qui ressemblait à celle d'un bilboquet animé, sortant du cou mince, serré dans le col galonné, son sabre battant ses talons éperonnés, s'en retournait vers le château.

Perraud, maintenant mait, en entourant d'une corde solide le boisseau, et ne répondait aux questions, que par ceci :

— Je vous dis qu'elle ne sonnera pas... là !

Puis, sur un ton d'autorité.

— Honorine, et vous, mère Brisquet, et toi, Pierre, pas un mot de tout ça à Madame, ni à Mademoiselle, ni à personne, vous m'entendez, à personne... Vous me feriez, pour de bon, envoyer en Prusse !

Honorine leva les bras, la mère Brisquet joignit les mains, Pierre serra les poings.

Comme elles allaient parler :

— Motus... versez-moi mon café, que je n'ai pas pris... Motus !

— Foi de Dieu ! s'ils faisaient ça ! grommela la garde-malade...

— Je leur ficherais de la poison dans leur

frichit ! gronda la cuisinière.

— Je leur mettrai le feu au derrière pendant leur sommeil, affirma le petit Davignon.

La Bourse de Paris

DU 14 DECEMBRE 1916

Le marché est toujours aussi languissant, et les quelques offres qui se présentent suffisent à peser parfois lourdement sur les cours. Nos rentes, toutefois, sont résistantes, le 3 0/0 à 61,10, le 5 0/0 à 88,10. Les fonds étrangers restent tout au moins hésitants.

Peu ou pas de transactions dans le groupe des établissements de crédit, où le Lyonnais vaut 1.148 contre 1.145. Du côté de nos grands Chemins, notons la reprise du Nord à 1.385; Orléans sans changement à 1.020; P.-L.-M., 961 au lieu de 950.

Lignes espagnoles réalisées, le Nord-Espagne à 420, le Saragosse à 419, les Andalous à 408. Aux cuprifères, le Rio abandonne 10 points à 1.760. En banque, la tenue des industrielles russes reste satisfaisante.

METALLS A LONDRES

Londres, 27,79; Suisse, 117; Amsterdam, 238; Pétersbourg, 160 1/2; New-York, 583 1/2; Italie, 85 1/2; Barcelone, 615.

COURS DES CHANGES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 143; cuivre liv. 3 mois, 137; électrolytique, 164; étain comptant, 184 1/4; étain liv. 3 mois, 186; plomb anglais, 31 1/2; zinc comptant, 57; argent, l'once 31 gr. 1.035, 36 d. 5/8.

CRÉDIT LYONNAIS

Bilan au 31 Octobre 1916

Nota. — Les communications étant interrompues avec quelques-unes de nos Agences, nous avons dû, en ce qui les concerne, faire état des écritures passées à la date de la dernière situation qui nous est parvenue.

ACTIF

Espèces en caisse et de les banques. Fr.	582.172.302,36
Portefeuille et Bons de la Défense Nat.	1.214.074.039,14
Avances sur garanties et Reports.....	235.759.614,17
Comptes courants.....	423.353.432,39
Opérations de Change à Terme garant.	79.448.978,09
Portefeuille titres (Actions, Bons, Obligations, Rentes).....	9.936.389,13
Comptes d'ordre et divers.....	46.215.589,22
Immeubles	35.000.000, »

Fr. 2.625.960.344,50

PASSIF

Dépôts et Bons à vue..... Fr.	651.531.816,67
Comptes courants.....	1.153.707.073,45
Comptes exigibles après encaissement.	95.392.777,29
Opérations de Change à Terme garant.	79.448.978,09
Acceptations	16.961.424,45
Bons à échéance.....	23.168.361,44
Comptes d'ordre et divers.....	78.808.694,64
Versement restant à effectuer sur l'Emprunt 1916.....	78.989.205,91
Solde au compte « Profits et Pertes des Exercices antérieurs ».....	22.652.012,56
Réserves diverses.....	175.000.000, »
Capital entièrement versé.....	250.000.000, »

Fr. 2.625.960.344,50

A TOUS un VEST POCKET ENSIGNETTE

Appareil de poche format nouveau 5x8. — Prix : 60 francs.

En vente aux Etabl. LA FAYETTE-PHOTO, 124, r. Lafayette (Près Gares Nord-Est)

Notice gratuite s. dem. — Ouvert le dimanche

GOUTTES DES COLONIES

DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
DIARRHÉE, DYSENTERIE,
VOMISSEMENTS, CHOLÉRIQUE
PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.

Plus encore
qu'en
temps de paix,
les
qualités
du

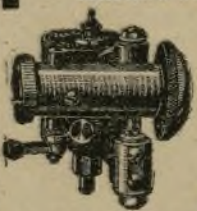


Carburateur ZÉNITH

sont appréciées pour tous les avantages
qu'il donne aux milliers de véhicules de
toutes formes et de toutes puissances qui
sillonnent les routes du front.

Société du Carburateur ZENITH

Siège social et Usines: 51, Chemin Feuillat, LYON
Maison à PARIS : 15, rue du Débarcadère



Usines et succursales : LYON,
PARIS, LONDRES, BRUXELLES,
LA HAYE, MILAN, TURIN, DETROIT,
GENÈVE, NEW-YORK.

Le siège social de Lyon répond
par retour à toutes demandes de
renseignements d'ordre technique
ou commercial.
Envoi immédiat de toutes pièces.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris — Volumard.

LE LAROUSSE MENSUEL

Le Larousse Mensuel illustré, qui va entrer dans sa 11^e année, applique à l'actualité la méthode encyclopédique qui a fait le succès des Dictionnaires Larousse. Il tient le public cultivé au courant de tout. On y trouve chaque mois le bulletin de la guerre au jour le jour et des études admirablement documentées et illustrées sur toutes les questions que la guerre fait surgir. Il est particulièrement indispensable aux possesseurs du Nouveau Larousse illustré dont il forme la mise à jour indéfinie.

Le numéro illustré (1^{er} samedi) 90 cent.

ABONNEMENT POUR 1917

France et Colonies 10 francs
Etranger (Union postale) ... 12 francs
(Pour l'envoi sous tube carton ajouter 1 fr. 20)

En vente :

TOME I (1907-1910)

TOME II (1911-1913)

Chaque vol. : Broché, 24 fr. ; Relié, 31 fr.
Payable 5 fr. par mois (au comptant, 10 %)

Pour paraître en Janvier 1917

TOME III (1914-1916)

Toute l'histoire de la guerre à ce jour.
Un volume : Broché, 28 fr. ; Relié, 35 fr.

LIBRAIRIE LAROUSSE

13-17, rue Montparnasse, PARIS (6^e)

OFFICE MONDIAL de POLICE PRIVEE
r. St-Lazare, 55 (Trinité), Paris
dirigé par officier supérieur de gendarmerie et par
commissaire spécial hors classe retraités. Recherches,
Missions, Surveillance, etc. Téléphone Trudaine 61-00.

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER

DE MADRID A SARAGOSSE ET A ALICANTE

Le paiement des coupons échéant le 1^{er} Janvier 1917 aura lieu, sous déduction des impôts français et espagnols, soit à raison de 6 fr. 635 nets pour les obligations Saragosse, contre remise du coupon n° 118, et de 6 fr. 88 nets pour les obligations Cordoue-Séville, contre le coupon n° 117.

A Paris..... chez MM. de Rothschild Frères, rue La Fayette, n° 23 ;
A Lyon..... chez MM. Saint-Olive, Cambefort et Cie ;
A Londres... chez MM. V. Morin-Pons et Cie ;
A Genève... chez MM. N. M. Rothschild et Fils ;
chez MM. Bonna et Cie.

Là où ne passaient point les automobiles, les chariots cheminaient; la lenteur amenait ses résultats comme la vitesse, ces convoyeurs anciens modèle avaient leur importance, dans le grand matériel fonctionnant à côté du matériel humain. Mais comment diable Bismarck témoignait-il sa sympathie à ce personnage, qui n'eût eu, le garde le devina, qu'un geste à faire pour provoquer une démonstration plus vive ?

Le convoyeur ne le fit pas, ce geste. Mais, lorsque Perraud arriva sur lui, il prononça distinctement :

— Ce soir, quand minuit sonnera, à la cabane du grand étang.

Sous le bonnet de peau de mouton qui touchait les sourcils, deux yeux pénétrants se fixèrent sur les siens.

A peine l'espace d'une seconde... Le bas du visage disparaissait dans le collet de la fourrure brute.

La convoyeur était passé; Perraud descendit les marches.

Il traversa la ville, à peu près déserte de civils, la rue étant volontairement laissée aux traîneurs de sabre et à la soldatesque.

Chacun demeurait le plus possible dans son logis.

Il ne fit qu'entrer et sortir, pour embrasser sa fille et ses petits-enfants.

Le garde-chasse arriva à Balan, ce bourg entre Sedan et Bazeilles, qu'un tramway mettait, avant la guerre, en communication avec la ville et plusieurs campagnes environnantes.

Là aussi passait le petit chemin de fer reliant Sedan à Bouillon, l'Ardenne belge à l'Ardenne française, et traversant un paysage de forêt admirable.

(A suivre.)

— Motus! Je vous dis qu'ils nous fusilleraient tous les quatre!

Ils se turent.

Perraud eut le temps de casser son pain, le mauvais pain noir que l'on avait maintenant partout, dans son bol de café — bientôt il manquerait aussi, le café — avant qu'un planton, un homme barbu de la landwehr, apportât l'ordre bref de fournir un battant de cloche.

Il hésita.

Laisserait-il son chien le suivre, ou l'enfermerait-il avant de partir ?

L'enfermer ?

Il se pourrait que quelqu'un lui rendit, sans le vouloir, sa liberté, et la réflexion de l'oberleutnant renouvellerait l'inquiétude qui lui venait fréquemment.

Si l'on n'avait encore osé enlever ouvertement le berger, c'est parce qu'on le croyait à la générale de Saint-Priest.

Mais on ne se gênerait peut-être pas pour le voler.

Même lorsqu'un animal est taillé comme celui-là, pour la défense aussi bien que pour l'attaque, il est des moyens de s'en emparer, surtout lorsqu'on appartient à l'armée allemande.

Tandis que Futé, l'épagneul, qui ne possédait plus le souffle suffisant pour suivre la bicyclette, après avoir accompagné son maître jusqu'au bout de la cour, revenait s'allonger dans un coin de l'âtre, Stop pour l'envahisseur, Bismarck pour les envahis, gambadait à travers bois, sautant de fourré en fourré, tandis que la bécane filait, dans le sentier étroit, le boisseau fixé en bandoulière, comme un tambour, au dos du cycliste.

Lorsqu'on fut dans la plaine, à la descente du coteau, les flocons blancs recommencèrent à tomber.

Perraud, qui avait le jarret solide et la tête

aussi, modéra son allure, qu'il reprit plus vive encore, en terrain plat.

Pendant son attente à la kommandantur — le palais de justice, sur la place Turenne, la principale place de la ville — le chien gardait la bicyclette et le boisseau posé à côté, en haut des marches menant à l'entrée principale.

Lorsque son maître reparut, il ne fut pas peu étonné de voir l'animal frétiller de la queue, sans quitter son poste de confiance, mais en regardant un singulier individu qui devait descendre d'un véhicule tenant la tête d'une douzaine d'autres absolument disparates, aussi bien comme voitures que comme attelages, et qui gravissait les degrés.

Recouverts de bâches, de toiles goudronnées, de châssis de fortune; munis de roues modernes ou primitives, aussi primitives que celles des chariots du moyen âge, traînés par des bœufs, tirés par des chevaux, des mulets ou des ânes, ces singuliers moyens de transport étaient déjà connus, du moins en tant que types, par François Perraud.

Il avait en face de lui un convoi de matériel de ravitaillement dont le chef, probablement, montait à la kommandantur pour y faire signer, comme lui, quelque papier.

Sa coiffure était pareille à la peau de mouton qui couvrait en partie ses épaules et dissimulait son accoutrement moitié militaire.

Cela en faisait un personnage plutôt aussi moyenâgeux, mais surtout bizarre, pour ne pas dire grotesque.

Les premières caravanes de ce genre traversant le pays provoquaient une surprise qui n'était pas loin, malgré le peu d'envie qu'on avait de s'amuser, de l'hilarité.

A présent, on y était accoutumé.

Cela, au fond, donnait bien une idée de la manière dont l'Allemagne comprenait la guerre actuelle.

Aucun concours, aucun moyen ne lui paraissait

Ayuntamiento de Madrid

Le général Gouraud décore des fanions russes



Depuis son retour des Dardanelles, le général Gouraud, aujourd'hui résident général par intérim au Maroc, commandait en Champagne une armée, qui comprenait les contingents russes opérant sur notre front. Au cours d'une inspection récente, ce chef eut le plaisir de féliciter les officiers slaves et d'attacher à plusieurs fanions la croix de guerre.